SAMEDI 12 JUILLET 1941 — N° 25 — Prix : 1 franc 25

L'ÉCHO DES ETUDIANTS

HEBDOMADAIRE DE LA JEUNESSE INTELLECTUELLE ET DU CORPS ENSEIGNANT

FONDÉ EN 1908

Editions S. A. P. P. Eugène Causse, Pt. — Secrétaire Général : René Barjavel

Administration : 7, rue Dom-Vaissette - MONTPELLIER - Rédaction : 34, place Sathonay - LYON

LE SILENCE DU MARÉCHAL

COMME il y a des silences lourds que des paroles qui doivent incliner à l'humilité ceux qui peuvent se sentir impliqués dans ce silence !

« **L'épreuve est dure. Beaucoup de bons Français, et parmi eux les paysans et les ouvriers, l'acceptent avec noblesse** ».

Qu'est-ce à dire, sinon que d'autres que les paysans et les ouvriers ne l'acceptent pas? Remercions le Maréchal, qui a eu la volonté de ne pas incriminer ceux auxquels il songeait. Il leur a fait l'honneur de les tenir pour des gens qui saisiraient à demi-mot. Méritons cette indulgence et cette marque de confiance par notre franchise envers nous-mêmes. A nous de dresser contre nous-mêmes le réquisitoire que le chagrin d'un père ne pouvait étaler en public?

Nous...? Mais, qui donc ? Nous, gens des professions libérales; nous, dont le livre est l'instrument; nous, membres de l'enseignement; nous, étudiants. Si nous sommes ce que nous prétendons être, nous devons répondre au silence du Maréchal par un examen de conscience.

L'autre semaine, résolument, comme toujours dans ce journal, Emile Ginestoux fustigeait les « étudiants lamentables ». Or, il y a des intellectuels lamentables. Des hommes qui se pensent maîtres en logique ou guides de l'interprétation des textes, acceptent docilement l'opinion que le hasard (parfois, le hasard concerté) fait tomber dans leurs oreilles. Ou, d'eux-mêmes, ils lancent des jugements prématurés, que leur vanité les empêche de lâcher, même quand ils aperçoivent le casse-cou.

Un tourne-langue leur suffit pour rendre un texte — qu'ils n'ont pas lu — subversif, et malhonnête un homme, dont ils n'ont pas essayé de comprendre l'intention. A ceux-là, qui maltraitent le plus bel apanage de l'esprit, modestie à l'égard de sa propre pensée et respect préalable de la pensée d'autrui, il suffit de rappeler l'histoire de la dent d'or. Une molaire miraculeuse sortit de la gencive d'un enfant en 1593; et Fontenelle conte comment les savants empilèrent à qui mieux mieux livres, traités, commentaires et explications. Ils n'avaient oublié que de vérifier si la dent existait. C'est de l'étourderie, sans le sourire charmant de la jeunesse; de la scholastique, sans l'esprit d'ordre. En bref, du faux.

Or, les vrais étourdis méritent plus d'égards, et particulièrement les grands enfants que sont encore souvent nos rhétoriciens ou nos philosophes de lycée, et même nos étudiants. Ils ne m'en voudront pas de ce vocable; car je respecte en eux ce sursaut, noble en son principe, qui n'accepte pas la défaite, se refuse aux contraintes, se dresse vers la liberté. Mais leurs sanglots, leurs dépits rageurs, leurs bravades leur font oublier la défaite. Nous sommes vaincus, mes pauvres gamins. N'acceptez pas la défaite. Bien. Mais dites-vous que le geste frondeur ne vous empêchera pas d'être des vaincus. Votre victoire, votre revanche, elle est ailleurs. Xerxès, qui fouettait la mer indocile, n'est pas votre idéal, j'imagine ?

Mais, si nous voulons que la jeunesse prenne le chemin de la vraie victoire, il faut que les intellectuels honorables comprennent le devoir dicté par leurs privilèges. Car, bon nombre de gens qui lisent et pensent ne sont pas lamentables. Cependant, les scrupules, qui les rendent dignes de respect, risquent de les fourvoyer. Ils refusent d'abdiquer la liberté de leur jugement et croient déchoir s'ils taisent les critiques que leur inspire ce qui n'est pas conforme aux vues de leur esprit.. Les mêmes gens, qui ont endossé, sans un instant d'hésitation, l'uniforme de combat redoutent que la pensée ne soit mise sous l'uniforme. Ils se débattent devant le mot, inquiétant peut-être, de mystique. Ils appréhendent une sujétion de l'esprit sous le corps. Ils tremblent que la vie collective ne brime l'âme de chacun. Ils n'approuvent pas certaines mesures de répression, parce que leur conscience s'alarme de certaines simplifications, de procédures expéditives; et ils redoutent que la personne humaine ne soit pas suffisamment respectée. Nul ne contestera la noblesse de leur réserve.

Mais il faut prendre garde que la personne humaine ne peut exister que dans la société. L'homme n'existe pas. Ce qui existe, ce sont des hommes. Et ils ne peuvent être que par la société. Or, c'est celle-ci qu'il faut remettre sur ses bases, chez nous, après qu'elle a vacillé, et en partie croulé, précisément par suite d'erreurs sur la valeur de la personne humaine. On ne peut sauver la société sans des atteintes à la personne. C'est la compréhension et la bonne volonté de la personne qui empêcheront la société de recourir aux systèmes grossiers et durs qu'exècrent les défenseurs de l'indépendance individuelle.

Il convient de ne pas oublier non plus combien sont exceptionnelles les circonstances présentes. Les moyens d'exception s'admettent en temps d'exception. Je sais un médecin qui dut opérer au domicile même de la malade, en se faisant aider par la sœur de la patiente. Or, la pauvre dame, à la vue du champ opératoire, s'évanouit. Le médecin lui applique une maîtresse gifle. Elle revient à elle et reprend son rôle d'infirmière improvisée. Certes, ce médecin fut un brutal. Mais n'a-t-il pas sauvé sa patiente, et épargné à la sœur de celle-ci l'affront de n'avoir pu aider au salut de la malade? Or, les mesures d'exception sont, par définition même, transitoires.

C'est ce que doivent comprendre ceux qui ont l'âme révolutionnaire. Entendons-nous: hors de cause les amateurs et profiteurs de désordre. Il s'agit des hommes qui cherchent toujours le mieux et sont toujours prêts à secouer les routines. Il est pour ceux-là une passe décisive, et que beaucoup, dans le passé, n'ont pas du franchir: c'est le moment où il faut, non plus penser, mais agir la révolution. Beaucoup ont cru qu'ils cesseraient d'être révolutionnaires s'ils se mettaient à bâtir. Le contraire seul est vrai.

Les hommes qui mettent au plus haut l'indépendance de l'esprit, maître de ses fins dans l'art ou dans la science ont raison. Ils ont tort, s'ils croient rester libres en boudant. Leur réserve hargneuse ne peut que provoquer ce qu'ils craignent: le glissement vers la médiocrité. En s'abstenant de participer à l'action commune, quand le danger presse, ils perdent le droit et la possibilité, pour l'avenir, d'être les guides et les conseillers de l'action, ce qui est la tâche normale des hommes de pensée. Ils auront ainsi trahi leurs semblables, défection méprisable. Ils auront encore trahi ce qu'ils croyaient défendre, erreur absurde.

Il est impossible que la lourdeur de ces fautes ne soit pas mesurée par des hommes qui, vraiment, pensent.

GIRARD.

La Conscience Professionnelle

On a déjà parlé ici d'idéal professionnel. Nous parlerons, nous, de conscience professionelle car il faut que l'étudiant dans son futur métier la comprenne et l'aime; cela l'aidera un peu à devenir l'homme vraiment social, l'homme vraiment moral qu'il doit être et que la France a besoin qu'il soit.

La conscience professionnelle c'est un devoir de solidarité qui est le goût et, souvent l'amour, du travail bien fait Certains jeunes pourraient croire qu'avec une telle définition elle ne pourra être à la portée de tous et qu'il faudra des aptitudes spéciales pour en avoir une. Erreur grossière: La conscience professionnelle étant un devoir il suffira à l'homme d'être l'homme moral que veut le Maréchal pour bien remplir ce devoir.

Car enfin, une conscience professionnelle n'a pas besoin d'une grande œuvre, d'une tâche ardue pour se manifester. Une telle conscience est une forme du devoir, on le sait, et le devoir, le vrai devoir, le paysan, l'ouvrier l'étudiant sont capables de le suivre. La conscience est la même chez le jardinier, le cordonnier et le médecin. L'amour du travail bien fait, l'honnêteté vis-à-vis d'eux même peut avoir, et devra avoir chez tous les trois une intensité égale. Surtout dans son travail quotidien, dans ce qu'il a de plus banal et de plus fastidieux le citoyen peut faire agir sa conscience professionnelle.

Si la conscience professionnelle est une qualité, c'en est une que l'on doit cultiver non pour en faire montre devant les autres, mais bien pour soi-même; c'est quelque chose d'intime, de bien personnel, de très profond.

(Lire la suite en deuxième page)

ENSEIGNEMENT TECHNIQUE ET CULTURE GRÉCO-LATINE

Dans un article de M. Félix Boitard sur le renouveau de la culture gréco-latine, nous trouvons d'abord cette phrase: « C'est avec des hommes que nos rois ont bâti la France, c'est avec des ingénieurs que la République a consommé la ruine de notre pays ».

Si l'on admet la deuxième partie de cette phrase dans le sens: « c'est en ne formant pas assez d'ingénieurs que la République a consommé la ruine de notre pays », là, je suis d'accord. C'est parce que notre pays s'est trouvé avec quelques dizaines de véritables techniciens devant une Allemagne servie par des armées d'ingénieurs que nous avons été battus. Et notre défaite a commencé le jour où nos barrières douanières se sont révélées impuissantes à endiguer le flot d'objets de tout domaine « Made in Germany » — ainsi d'ailleurs que des produits « Made in U. S. A. », « Made in Japan », « Made in Czeko-Slovakia », etc.. Cette défaite a été consommée le jour où une armée mal outillée à cause d'une infériorité technique a trouvé devant elle une armée où le plus petit détail avait été étudié par les meilleurs ingénieurs. Qu'est-ce que les humanités gréco-latines ont à voir avec une infériorité technique qui a été la principale — sinon la seule — raison de la défaite?

Il ne s'agit pas ici d'une attaque contre l'étude du latin et du grec, qui peuvent modeler un esprit, mais d'une simple constatation: des « hommes pétris d'humanités gréco-latines » sont parfaitement impuissants en face d'un peuple qui a peut être un peu négligé cette culture, mais a formé des quantités de véritables techniciens.

D'autre part, voici une phrase du même article: « Il est vrai que si les Hommes sont devenus rares en France, les techniciens et les ingénieurs y sont indénombrables ». **En admettant même que les hommes (comme les entend M. F. B.) soient devenus rares, qui a jamais pu prétendre que techniciens et ingénieurs y soient « indénombrables? » Voulez-vous un exemple? Pour environ 450 ingénieurs d'Arts et Métiers formés chaque année en France, la Suisse formait, pendant ce même laps de temps, plusieurs dizaines de fois ce nombre de techniciens analogues. Et à quoi attribuez-vous la réelle puissance de ce petit pays, peu doué par la nature, sans grosses ressources minières, sans industrie lourde, sans ports, sans sources d'énergie, sinon au fait que, lorsque dans le monde entier on parle de mécanique de précision, les firmes suisses viennent automatiquement à l'esprit? Impossible de parler de précision en fabrication d'artillerie sans mentionner Œrlikon. Impossible de passer sous silence l'industrie électrique suisse, ni l'industrie horlogère, ni les machines de précision, etc.. Alors croyez-vous vraiment encore que la Suisse doit sa place dans le monde aux études de l'Art antique?**

Quant à l'enseignement technique en Allemagne, bornons-nous à constater que la seule ville de Berlin dépensait plus pour la formation d'ingénieurs que la France toute entière, comme l'a d'ailleurs souligné l'Echo.

Et si vous le voulez bien, considérons maintenant la question sous un autre angle:

Au pays des aveugles, les borgnes sont les rois. Les hommes pétris d'humanités gréco-latines n'étaient peut-être plus très nombreux en France, mais ne croyez-vous pas qu'ils étaient encore moins nombreux en Allemagne? Et cependant l'Allemagne nous a battu! Alors?

Alors la puissance d'un pays dépend beaucoup plus de son enseignement technique que de sa culture gréco-latine. Et si la France veut vraiment redevenir la grande puissance qu'elle doit être, il est peut-être bon qu'elle développe l'étude de Sophocle, Démosthène et Virgile, mais il est certainement essentiel qu'elle forme le maximum de techniciens réalisateurs.

ATTENTION!

A LA NOUVELLE ADRESSE de notre RÉDACTION

La rédaction de l'ECHO déménage. Elle quitte Montpellier pour Lyon. Ce déplacement fait partie d'une série de mesures que nous comptons prendre pendant les vacances pour vous offrir à la rentrée un journal encore plus intéressant, plus complet, plus copieux. L'ECHO, qui n'a pas six mois d'existence dans sa nouvelle formule, est cependant désormais bien « assis ». Il a fait sa place dans la presse française. Un lecteur nous a écrit: « Votre journal manquait ». Et il n'est pas de courrier qui ne nous amène des lettres nous félicitant de notre action, nous remerciant des renseignements fournis, nous demandant de persévérer dans la voie que nous nous sommes tracée et qu'un de nos lecteurs définissait récemment ainsi : « VOUS PRENEZ LES ETUDIANTS AU SERIEUX ».

Nous continuerons à les traiter comme des hommes, des hommes placés devant la tâche magnifique et écrasante de reconstruire leur pays.

Au cours de ces quelques mois, l'Equipe de l'ECHO s'est agrandie, est devenue cohérente. Nous allons travailler pendant les vacances à la rendre encore plus solide, et nous répétons ici que l'ECHO est ouvert à tous les talents, à toutes les intelligences, à toutes les bonnes volontés. Si vous avez dans votre tiroir ou dans vos méninges, un essai, un travail sur un sujet scientifique, littéraire, historique, juridique, etc..., envoyez-le nous. Nous serons heureux de le publier s'il est bon, et nous serons sans pitié s'il est mauvais. Envoyez-le à l'adresse ci-dessous qui est la nouvelle adresse de notre rédaction:

34, place Sathonay, LYON

Prière à nos correspondants d'envoyer également, dès maintenant, toute leur copie à cette adresse.

Tous les services d'administration comme les ateliers d'impression demeurent 7, rue Dom-Vaissette, à Montpellier.

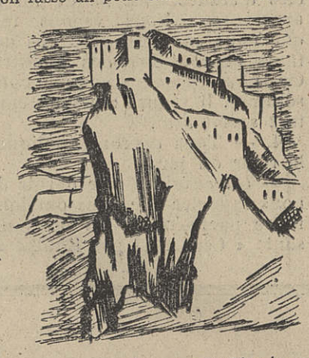
LA CORSE ILE DE BEAUTÉ

par Edmond RICCI

Professeur au Lycée Thiers - MARSEILLE

UNE des provinces françaises qui ont été le plus mal connues jusqu'à ces dernières années est incontestablement la Corse. On entendait souvent dire, à propos de la Corse et des Corses : « Ah! Oui, c'est une île où il y a des bandits!... » « Les Corses sont presque tous des sous-officiers ou des douaniers!... » et voilà le jugement porté et l'idée simpliste que beaucoup se faisaient de ce pays qui mérite d'être connu à sa réelle valeur.

La Corse est une île en effet, et c'est pourquoi elle était si mal connue; la plupart des voyageurs appréhendent la mer : et ceux qui ont fait plusieurs traversées de Corse savent que la la houle est souvent fâcheuse pour les estomacs sensibles. Malgré tout, le voyage en Corse et le contact avec l'Ile méritent bien, comme nous le verrons dans les lignes suivantes, que l'on fasse un petit sacrifice à Neptune



« Il y a dans l'Ile de terribles bandits. » Voilà une phrase qui a fait du tort à la Corse! D'abord, il n'y a plus de bandits corses, donc ce motif de crainte n'existe plus. Ensuite, les fameux bandits corses n'étaient pas des bandits au sens propre du terme : eh, oui! Un bandit corse n'était pas un vulgaire malfaiteur, un détrousseur de grand chemin, mais un hors-la-loi qui vivait volontairement loin des autres hommes. C'était souvent à la suite d'un outrage aux siens, outrage qu'il avait vengé dans le sang, qu'un homme « prenait le maquis »; le Corse, trop fier pour supporter une tache faite à son honneur, peu confiant en la Justice humaine, faisait justice lui-même (c'était la **vendetta**) et ensuite prenait le maquis, disparaissait dans les fourrés, pour échapper aux conséquences de son acte.

Il se mettait lui-même hors-la-loi, s'imposait volontairement une vie plus dure que celle d'une prison; sans cesse recherché par ses ennemis et par les gendarmes, il ne devait compter que sur lui-même et sur la fidélité de ses amis. Certains de ces « bandits d'honneur », comme on les appelle fréquemment, ont vu leur réputation salie par de vrais bandits, qui avaient importé en Corse les pratiques des malfaiteurs du continent. Mais les gens avertis ne s'y sont pas trompés, et ils ont fait aisément la discrimination, au moment où l'on s'est décidé à faire cesser le banditisme dans l'Ile, entre les vrais bandits qu'il fallut pourchasser et les « hors-la-loi » qui se mirent spontanément à la disposition de la Justice.

Quant à la deuxième affirmation simpliste que je rapportais quelques lignes plus haut, elle ne tient pas plus que la première : il y a évidemment des Corses douaniers et sous-officiers,

mais on trouve des Corses aussi dans l'Intendance, le commerce, les carrières libérales... et certains y occupent des postes très importants.

Donc, il ne peut être question de se représenter le Corse comme un militaire ou un bandit, pas plus que l'on doit concevoir l'Auvergnat sous les traits d'un charbonnier, ou le Breton sous les vêtements d'un pêcheur.

Je voudrais qu'après la lecture de ces lignes, et une fois la mise au point du début faite, vous éprouviez le désir de mieux connaître les Corses et leur pays, nommé avec beaucoup d'à propos « l'Ile de Beauté ». Je voudrais que ces lignes, forcément insuffisantes pour tout dépeindre, bannissent toutes les idées fausses qui ont été insidieusement émises par des gens mal intentionnés ou jaloux, et que vous ressentiez le besoin d'entrer en contact avec cette partie, un peu délaissée, de notre France.

Pour comprendre l'âme corse, il faut bien se dire que, comme toute âme insulaire, elle est empreinte d'un certain individualisme, de fierté et de sens extrême de l'honneur. En plus de cela, les siècles de difficultés de toutes sortes avec les oppresseurs de l'Ile ont chargé le subconscient du Corse d'un lourd passé qui se révèle aux réactions parfois hors de proportion avec le motif : d'où ces vengeances longuement mûries (car le Corse n'oublie pas!) ou explosant subitement. De plus, il faut bien se rendre compte

que le Corse a l'âme triste : il la révèle dans ses chants funèbres (**lamenti** et **voceri**), dans ses **berceuses (nanne)** qui finissent par faire couler des larmes d'attendrissement, dans ses sérénades. Malgré tout, le moment venu, il sait rire et chanter; il est, en outre, très hospitalier et il reste fidèle à ceux qu'il a pris comme amis.

Le pays natal du Corse compte parmi les plus grands départements français pour la superficie : et pourtant combien de fois n'arrive-t-il pas qu'un élève à qui l'on demande la carte de France oublie de figurer cette île qui semble aller à la dérive dans le golfe de Gênes?

La Corse présente les paysages les plus variés, depuis les forêts et les prés-bois de type alpin jusqu'aux étendues plates et désertiques ou salées de type africain, depuis les côtes escarpées et découpées jusqu'aux plages sablonneuses et rectilignes, avec des climats divers, jamais excessifs cependant. Tout cela sur les terrains les plus variés, granitiques surtout dans la partie sud-ouest (Corse cristalline ou hercynienne), calcaires dans la partie nord-est et le Cap Corse (Corse alpine, formée par les nappes de charriage, des schistes lustrés injectés de roches vertes. Le maquis se développe un peu partout, avec ses arbousiers, ses bruyères, ses cistes, ses lentisques, ses myrtes et ses labiées, qui dégagent des parfums très marqués souvent perceptibles au passager à l'approche des côtes.

Mais il n'y a pas que le maquis en Corse : on trouve des champs de céréales, des forêts de châtaigniers, de chênes-liège, des arbres fruitiers, dont le cédratier est le plus caractéristique, et des vignes qui donnent des vins estimés.

L'élevage a une grande importance, et les produits tels que le fromage de chèvre (**brôcciu**), les **figatelli** (sorte de saucisses) et le **lônzu** (filet de porc enveloppé) sont unanimement appréciés même des « continentaux ».

Je passe sur bien d'autres richesses du sol et du sous-sol non exploitées ou exploitées au ralenti (minerais, sources thermales), et sur bien d'autres ressources de l'Ile de Beauté pour arriver à son intérêt touristique en général.

Depuis plusieurs années les moyens de transport se sont considérablement améliorés soit pour aller en Corse, soit pour circuler dans l'île; les routes y sont bien développées et en combinant les itinéraires avec la voie ferrée, on arrive à jouir de tous les panoramas et de toutes les splendeurs de la région. A chaque tournant, à chaque col, c'est un nouveau paysage, c'est un nouveau trait du sol corse qui s'offre aux yeux du voyageur. Mais il est un moyen plus agréable encore de se pénétrer de tout ce que représente la Corse : c'est d'aller à pied. Si vous suivez le conseil de Jean-Jacques Rousseau, vous ne regretterez pas vos excursions, à travers bois, dans les collines et sur les montagnes.

(Lire la suite en deuxième page)

LE CINEMA EN COULEURS

PROBLÈMES — POSSIBILITÉS — ESPOIRS

par Pierre BRARD,

Cinéaste, Diplômé d'Etat

LA question de la Cinématographie en Couleurs a été maintes fois discutée — en particulier sous son aspect artistiques — ce qui est évidemment d'un intérêt direct pour le spectateur et le critique.

Mais, en rétrécissant ainsi le problème on ne pouvait ni le résoudre, ni poser des éléments concrets de discussion.

En effet, le Cénéma n'est pas seulement un art, c'est aussi et même surtout à l'origine une science. La science impose des servitudes à l'art... et c'est par une longue patience que progressivement la technique s'efface ou tout au moins à l'air de s'effacer — tandis que le résultat artistique, apparait directement accessible à celui qui en jouit: le spectateur.

Lorsque les artistes et critiques connaitront les limites techniques inférieures et supérieures de cette nouvelle forme du Cinéma, il leur sera facile alors, de conseiller ceux dont la tâche est de faire des films. Alors seulement, leurs observations seront fructueuses parce que les professionnels pourront en tenir compte.

Hélas! — à l'heure actuelle, sur ce problème, nous ne pouvons guère que discuter — car là, comme ailleurs — rien de sérieux, industriellement parlant, avant-guerre, n'a été fait dans ce domaine en France.

Nos lecteurs, qui connaissent maintenant la question du dessin animé, lumineusement expliquée dans de précédents numéros. Voir: « Vers un Dessin animé français »), peuvent se convaincre que pour la Cinématographie en Couleurs, si rien n'a été fait jusqu'ici, il serait parfaitement possible de créer, en France, l'industrie du Cinéma en question.

Pour cela, il faudrait, en premier lieu « du sérieux », cette qualité essentielle que le Français a à reconquérir, « du travail » et « des possibilités financières solides ».

I. - Les possibilités artistiques de la cinématographie en couleurs

Sur dix personnes, prises au hasard, qui viennent d'assister à un **bon film** en couleurs, par exemple « Robin des Bois »: cinq vous diront qu'elles sont « très satisfaites »; trois que la couleur de la peau des personnages est « un peu cuivrée »; deux que « ce chromo » leur fait mal aux yeux et qu'il ne saurait y avoir de rapport entre cette vilaine chose et la peinture.

A notre avis, les Cinq premiers spectateurs ont répondu franchement et n'avaient pas d'idées préconçues; les trois suivants étaient des observateurs très perspicaces — car, en effet, la couleur de la peau dans le « Technicolor » est légèrement cuivrée; — enfin, les deux derniers sont des « snobs » qui, très probablement, s'extasieraient devant d'horribles « croûtes », portées au pinacle par d'autres « snobs » bien en vue.

De plus, leur observation montre qu'ils n'ont pas compris la question — car, il ne s'agit pas plus de comparer la Cinématographie en Couleurs à la peinture, que le cinéma au théâtre ou la photographie au dessin.

Nous avons affaire à un mode d'expression particulier qui nous permet d'harmoniser des effets de mouvements avec les effets de couleurs et de lumière. Alors qu'un peintre cherche avant tout, dans un portrait, par exemple, à synthétiser les différentes expressions de son modèle en une seule qui donnera l'impression de la vie, pour cela, il mettra en jeux la délicatesse de sa palette — **inventera** parfois des tons que sa sensibilité lui indiquera comme susceptibles de créer l'ambiance voulue — le Cinéaste-coloriste pour obtenir le même résultat se servira:

1° Des jeux de physionomie — donc de l'analyse du mouvement que lui permet son instrument — et de la **variation continuelle** de la lumière, donc des couleurs qui en résulte.

2° De la succession dans le temps des différentes scènes colorées. Chaque tableau doit former avec le précédent et le suivant une harmonie de couleurs.

Le Cinéaste-Coloriste est donc essentiellement, un analyseur dans le temps; en effet, il en dispose tant à la prise de vues qu'à la projection, mais ces deux éléments sont étroitement liés. S'il peut présenter à son gré, mais successivement, différents aspects d'une même scène, il ne peut, comme le peintre, en un seul tableau synthétiser des ensembles d'expression entrevues et analysées au cours de l'observation de son sujet.

Il n'y a donc aucune raison de vouloir éternellement comparer deux formes d'Art dont les moyens d'analyse et de synthèse diffèrent absolument.

L'une a pour elle l'expérience et la gloire du passé, l'autre, trop jeune et qui n'a pas encore fait ses preuves, a tout l'avenir pour elle.

II. - L'éducation du public

Si l'éducation du public est incomplète pour la question que nous venons d'examiner, il est évident aussi que la vision habituelle de films « noir et banc » contribue à diminuer chez le spectateur la jouissance naturelle que doit déterminer la vision colorée des choses.

La plupart des humains, qui vivent dans un décor « coloré »... chambre, bureau, jardin, etc., voient en gris! La couleur des objets qui les entourent ne sert guère qu'à faciliter chez eux les opérations quotidiennes: distinction d'un dossier d'avec un autre, par exemple.. elle ne contribue nullement à la simple joie de vivre ni à fortiori, à l'éducation artistique...

C'est si vrai que les rêves qu'ils font la nuit sont en général des rêves où la couleur n'existe pas! L'homme civilisé rêve en « noir et blanc »! Que nos lecteurs se posent la question à eux-mêmes!

Le Cinéma « noir et blanc » est une pure convention et cependant — pour peu que l'histoire soit attachante, la photographie bien éclairée —, nous vivons intensément la fiction que l'on nous suggère par des moyens incomplets!

Voilà une des raisons qui expliquent beaucoup des critiques que les habitués des salles obscures formulent à l'égard du Cinéma en Couleurs. Habitués à ne voir que des gammes de gris, ils sont étonnés d'observer une ombre bleutée ou verte... et cependant s'ils regardaient vraiment autour d'eux, dans le décor de la vie quotidienne, ils remarqueraient qu'une tenture rouge bien éclairée et voisinant avec une feuille de papier blanc, la teinte momentanément mais d'une manière assez intense... il en est de même pour tout le reste.

Ce que leurs yeux ne savent plus voir, le peintre le voit encore et l'interprète parfois.., la caméra — elle — froid instrument scientifique, l'analyse et le restitue avec fidélité.

Beaucoup reprochent au Cinéma en Couleurs de leur montrer des teintes « qui n'existent pas » alors qu'en réalité, il ne fait que leur imposer ce que leurs yeux de gens trop civilisés, habitués à vivre dans des décors qu'ils croient insensibles aux variations de lumière, ne voient plus!

R

Avant de passer à la partie historique, qui va obligatoirement nous entrainer à donner des précisions techniques, répondons par avance à une question posée quelquefois.

Certaines personnes se figurent que les images des films en couleurs sont peintes à « la main! »

Disons tout de suite qu'il n'en est rien! Pour une raison bien simple, c'est qu'il y a 52 images dans un mètre de film et que 24 images défilent en une seconde dans l'appareil de projection. De plus, les images en question sont minuscules, elles ont environ 20 mm. sur 15 mm. Dans ces conditions ce serait un travail de Romain, impossible pratiquement à réaliser.

Cependant pour des cas particuliers, il a été fait usage de ce système avant la guerre de 1914. Pour simplifier le travail on se servait de « pochoirs ».

Mais, il doit être bien entendu que ces procédés — totalement abandonnés aujourd'hui — n'avaient rien à voir avec la Cinématographie en couleurs. Il s'agissait simplement de « coloriage de films ».

III. - Historique

Comme pour le Dessin animé et pour le Cinématographe, les inventions de la Photographie et de la Cinématographie en couleurs sont françaises.

Deux principes généraux très différents sont à la base de l'invention.

Procédé Lippmann. — Système interférentiel. C'est en 1891 que G. Lippmann imagina le procédé qui porte son nom, procédé dans lequel la plaque sensible joue le rôle de « résonateur » au sens physique du mot, la lumière incidente et sa réflexion sur un miroir de mercure formant à l'intérieur de l'émulsion sensible un système de plans, obscurs ou lumineux, alternés, équidistants et parallèles.

Une fois la plaque développée, ces plans donnent naissance à une stratification dont l'épaisseur est la moitié de la longueur d'onde de la lumière qui les détermine.

Ces lames minces examinées par réflexion ont une épaisseur telle qu'elles reproduisent la couleur incidente. Nos lecteurs voient l'analogie de ce phénomène avec celui des couleurs des « bulles de savons ».

On constate que les photographies en couleurs ainsi obtenues sont fort belles et permettent en outre la reproduction du spectre solaire d'une manière intégrale avec toutes les nuances. C'est le seul procédé qui autorise un tel travail. En effet, la photographie en couleurs par sélection trichrome que nous allons examiner plus bas — de par son principe même — ne peut reproduire des couleurs plus simples que celles des filtres utilisées à l'analyse.

(Lire la suite en 3me page)

De Canut à Mérindol...

Pour mieux vivre

Mon vieux MÉRINDOL,

Ta dernière lettre m'a fait longuement réfléchir. Cette procession des hommes aux bureaux de tabac, ce culte rendu à une fumée légère, sont bien caractéristiques non point de notre, mais de toutes les civilisations. L'animal se contente de satisfaire ses besoins naturels. L'homme ajoute, au jeu de ses fonctions, quelques besoins artificiels. Il semble que la supériorité de l'homme sur l'animal se manifeste plus généralement par la multiplicité de ces besoins acquits que par le jeu de la pensée. Et toute civilisation semble avoir pour but essentiel d'en augmenter le nombre.

Si l'on enlève à un Français moyen son amour du tabac, du café, du vin, de la T. S. F., des journaux, du confort, du cinéma, que restera-t-il? Un moine, ou un hottentot, de toute façon un homme hors de la civilisation.

Et ce sont ces bruits, ces apparences, ces fumées, que les peuples tiennent pour leur trésor le plus précieux, et qu'ils sont prêts à défendre les armes à la main.

Au temps des Croisades, on allait se faire tuer pour défendre son Dieu. Mahomet enseignait à ses soldats qu'il y a deux guerres saintes: une, la moins importante contre les mécréants et l'autre, contre soi-même.

Aujourd'hui les hommes font la guerre du pétrole, de l'acier, des « matières premières » nécessaires d'abord à la guerre elle-même, ensuite au parfait fonctionnement et au progrès de cet état de vie qui leur est devenu plus naturel que la nature.

Nos grands-pères se battaient pour gagner leur morceau de paradis. Leurs petits-neveux se font tuer pour mieux vivre. C'est bien là un des paradoxes les plus étranges de notre temps.

Ton vieux,

CANUT.

MémoNum © montpellier3m

LA VIE DES UNIVERSITES

UNIVERSITE DE GRENOBLE

COURS DES VACANCES POUR ETRANGERS DU 15 JUILLET AU 2 AOUT

PROGRAMME DES COURS ET CONFERENCES

I. — PHONETIQUE (M. Duraffour)

1) Vue générale sur les origines et le développement de la science phonétique. — 2 et 3) Les organes de la parole. — 4 et 5) Définition et classification des phonèmes. — 6) Hauteur et intensité. — 7) La phrase et le groupe. — 8) La liaison consonantique. — 9) L'accent émotif. — 10) Caractères généraux du phonétisme français. — 12) Le vers français à l'époque classique. — 13) Le sonnet. — 14) Le vers de Hugo et le vers de Lamartine.

II. — LA LANGUE FRANÇAISE

(M. Duraffour)

1) Coup d'œil sur l'histoire de la langue française. — 2) Comment on fait une composition française. Etude d'un sujet. — 3) Comment on étudie le vocabulaire français. Choses et mots. — 4) Les différents aspects de la grammaire. — 5) Qu'est-ce que le style ? — 6) Les éléments historiques du lexique français. — 7) Comment on fait une composition française. Correction d'une composition. Etude d'un deuxième sujet. — 8) Grammaire historique et grammaire scolaire. Définitions. —9) Grammaire pratique. Discussion. — 10) Choses et mots. Terminologie rurale. — 11) Composition française. Etude d'un troisième sujet. — 12) La prose française au XVIIe et au XVIIIe siècles. — 13) Etude d'une question de vocabulaire. — 14) La phrase française au XIXe siècle: Chateaubriand, Flaubert.

III. — LITTÉRATURE FRANÇAISE

L'idéal littéraire et les types mondains à travers quatre siècles de littérature française

1) M. Gaillard: L'art et la civilisation en France au XIVe siècle. — 2) M. Jacoubet: Le chevalier français de Roland à Bayard. — 3) M. Dimoff: Un rêve d'humaniste: le pantagruélisme et les citoyens de Thélème. — 4) M. Dimoff: Le sage dans les guerres civiles: l'oasis de Montaigne. — 5) M. Jacoubet: Le cavalier parfait au beau temps de Louis XIII. — 6) M. Dimoff: L'honnête homme à la cour et à la ville d'après la Bruyère. — 7) M. Jacoubet: L'honnête homme au XVIIe siècle. Le roman et les mœurs. — 8) M. Dimoff: Des salons à l'homme de la nature: Rousseau. — 9) M. Jacoubet: La vie mondaine au XVIIIe siècle. Savants, moralistes et poètes de salon. — 10) M. Dimoff : Cœurs vertueux et âmes sensibles à la veille de 89. — 11) M. Lafourcade : Influence des types britanniques: le Man of Feeling et le Gentleman. — 12) M. Jacoubet: L'offensive des Barbares. L'Encyclopédie du siècle. — 15) M. Gaillard: La peinture de Delacroix. — 16) M Dimoff: Alfred de Vigny raffiné de l'honneur. — 17) M. Jacoubet: La première des guerres romantiques: escarmouches et prises de positions. — 18) M. Dimoff: Au temps de Joseph Prudhomme: un idéal sans idéal. — 19) M. Jacoubet: Anges, Muses et Reines de salons. — 20) M. Lafourcade: Influence des types britanniques: le Dandy et le Génie Pervers. — 21) M. Jacoubet: La faillite de l'Enfant du Siècle. Drogue. Bohème. Les étrangleurs de l'idéal. — 22) M. Dimoff: Révolte antibourgeoise vers 1889: esthètes et décadents. — 23) M. Dimoff: Egotisme et dilettantisme: Renan, Barrès, France. — 24) M. Jacoubet: Trois originaux: Giraudoux: les gambades de l'esprit bourgeois; Colette: connaissance de la bête; Valéry: correspondance de la Pensée et de la Poésie dite pure. — 25) M. Gaillard: La peinture contemporaine et la tradition française. — 26) M. Caraccio: Le réveil de l'héroïsme (I). — 27) M. Caraccio: Le réveil de l'héroïsme (II). — 28) M. Caraccio: Le réveil de l'héroïsme (III).

IV. — CIVILISATION ET METHODES

1) M. Letonnelier: Formation territoriale du Dauphiné: Des origines à la réunion de France (1349). — 2) M. Letonnelier: Le Dauphiné dans l'histoire de France, de 1349 à 1790. — 3) M. Letonnelier: Les Universités en Duaphiné: Grenoble et Valence. — 4) M. Letonnelier: Vieilles pierres de Grenoble: Les principaux monuments de la ville (avec projections). — 5) M. Langade: Problèmes et méthodes de l'enseignement secondaire. — 6) Problèmes et méthodes de l'enseignement primaire. — 7) M. Langlade : La formation des instituteurs. — 8) M Lafourcade: Méthodes d'enseignement littéraire: la dissertation et la leçon. — 9) M. Lafourcade: Méthodes d'enseignement littéraire: le mémoire et la thèse. — 10) M. Perrochat: Le français et les langues classiques (I). — 11) M. Perrochat: Le français et les langues classique (II). — 13) M. Parde: Les grandes inondations de l'Isère. — 14) M. Blanchard: Grenoble: étude de géographie urbaine.

Prix d'inscription

450 francs pour trois semaines ou 175 francs par semaine.

L'inscription se prend auprès du Secrétariat du Comité (adresse ci-dessus: Renseignements).

Durée

Le cours durera du mardi 15 juillet inclus au samedi 2 août inclus. Pour la date de la session du Certificat d'Etudes Françaises, voir ci-dessous (Examens et Diplômes).

Réunions et excursions

Thés-conversations pour rencontrer les conférenciers. Tous les samedis excursions organisées par les soins du Comité sous la conduite dun professeur (l'horaire et les prix seront affichés au fur et à mesure). Les plus beaux sites de montagne d'Europe.

Salles de travail et bibliothèque de l'Université

Salles de travail, bibliothèque de l'Université ouvertes 2 heures par jour. — Salle de lecture et bibliothèque spéciale à l'annexe T. C. — Jardin privé (de 8 h. à 19 heures, sauf le dimanche).

Examens et diplômes

Un certificat d'assiduité est délivré à la fin du cours à tout étudiant ayant régulièrement participé au travail de la classe.

La session du Certificat d'Etudes Françaises, aura lieu les 1er et 2 août.

Installation

Il existe un Foyer de l'Etudiante et une Maison des Etudiants où un certain nombre de places pourront être libres. De plus, le Secrétariat du Comité de patronage transmet tous renseignements disponibles sur les hôtels, pensions, restaurants qui sont nombreux et bien installés.

Renseignements

Pour tous renseignements, s'adresser au Professeur Lafourcade, secrétaire général du Comité de patronage des étudiants étrangers, Faculté des Lettres, Université de Grenoble (Isère).

Ne pas oublier timbre ou coupon-réponse international pour la réponse.

UNIVERSITE DE LYON

LE DINER ANNUEL DE L'ECOLE LIBRE DES SCIENCES POLITIQUES

Le 26 juin dernier eut lieu le traditionnel dîner des élèves de l'Ecole des Sciences Politiques, sour la présidence de M. Seydoux, secrétaire de l'Ecole à Paris.

Le secrétaire de l'Ecole commença par s'excuser de l'absorption de certains cours à haut rendement: le cours de géographie économique par exemple, fut achevé en un mois à Lyon. De plus, le rythme des conférences fut des plus variables mais tous comprennent les multiples difficultés dues aux circonstances actuelles: ligne de démarcation, etc.

D'importantes réformes sont prévues. Une convention a été passée avec l'Université. Elle ne diminue en rien la liberté de l'Ecole qui conserve son autonomie financière et a le libre choix de ses professeurs. Le centre de Lyon subsistera l'année prochaine.

L'Ecole a en cette année de brillants élèves. M. de la Granvelle, présent au dîner, a été reçu premier au grand concours diplomatie).

M. Seydoux passe à la rue Saint-Guillaume. — Cher quartier Saint-Germain charmant et désuet, quand te reverrons-nous ? — En novembre 1940 il y eut une brusque fermeture des Facultés. Le commissaire de police, ceint de l'écharpe tricolore vint en informer l'Ecole. Paris, semble-t-il, a moins travaillé que Lyon. Certes, ceci est dû aux circonstances. Les professeurs ont dit que l'absence de polycopiés à Lyon y avait été pour quelque chose. Le Comité d'études, dirigé par M. Siegfried à Paris, envisagerait la suppression des polycopiés.

Reste à analyser les rapports de l'Ecole avec les éléments officiels. Sciences Po entre dans sa ciquante et unième année.

En 1936, il y eut le projet Blum visant à créer une école d'administration; depuis six ans, il existe un lien de fait entre les Facultés de Droit et de Lettres et l'Ecole. Les professeurs viennent souvent de l'une ou de l'autre. « L'Université est un des plus beaux foyers de liberté en France, l'Ecole des Sciences politiques également. D'où l'idée d'associer ces deux vieilles dames. » Le doyen de la Faculté de Droit fait partie du Conseil d'administration de l'Ecole. Le jury d'examen et présidé par un membre du Conseil supérieur de l'Université. Le diplôme est reconnu par l'Université.

Puis M. Seydoux va nous parler de la politique intérieure de l'Ecole, si l'on peut dire. Au point de vue sports, le championnat de Paris a été remporté cette année par Sciences Po. devant Bréguet et la Faculté de Droit. Crestois a dit à propos des championnats de France « ce sera pour l'année prochaine ». Il faut faire bénéficier le centre de Lyon de ces réformes. En ce qui concerne l'agriculture, le service rural a été organisé par l'Ecole. Les quatre cinquièmes des étudiants furent volontaires. L'Ecole a été très touchée par la guerre. Plusieurs élèves furent tués, à Saumur notamment. D'autres sont prisonniers en Allemagne. Leur chiffre connu est de 7 à 800. Aussi se constitua à l'Ecole un service des prisonniers (voir à ce sujet notre article dans l'**Echo** du 5 juillet 1941).

Le Secrétaire de l'Ecole termine en nous entretenant des modifications apportées au programme à partir de l'an prochain. Les études d'histoire diplomatique seront étendues et actualisées. Un cours sera consacré à la période 1914-1940. Un autre cours commencera à l'année 1615. La section Finances privées deviendra section d'Economie privée. D'une manière générale, le diplôme s'étendra obligatoirement sur trois années d'étude. Il y aura trois conférences, une pour chaque année. Les élèves de première année seront accueillis chacun par un assistant ou ancien. Il y aura de nouveaux cours, concernant, notamment, la question des colonies et le continent, un cours de colonisation comparée, un cours de technique politique et diplomatique.

A côté du travail cérébral, s'impose un autre travail: faire la Révolution Nationale (c'est dans ce sens d'ailleurs que l'auteur de ces lignes avait critiqué un léger snobisme à l'Ecole. Mais une réforme de l'esprit s'impose plus qu'une réforme touchant aux cols durs et aux parapluies).

Pour les jeunes filles des mesures plus sévères seront prises en ce qui concerne leur admission à l'Ecole. Elles subiront un examen d'aptitude. Il faut souligner que le diplôme de l'Ecole permet surtout de préparer les grands concours de l'Etat que ne peuvent passer les femmes.

Dans un prochain article — puisque l'**Echo** paraît pendent les vacances, — nous parlerons de l'Ecole: son but, le moyen d'y entrer, les diverses sections, les conditions d'obtention du diplôme. — SANTY DE CHALONS.

UNIVERSITE DE MONTPELLIER

FACULTE DE MEDECINE

Thèse. — Devant les membres du jury de la Faculté de Médecine, M. Marcel Teulon a soutenu le sujet de la thèse suivante: **Le canal de conjugaison.**

Le jury, présidé par M. Jean Delmon, a accordé à M. Marcel Teulon la mention: Très honorable, avec échange.

Fédération des Étudiants Réfugiés Français

—«oOo»—

Abonnement de vacances à l'Echo

—«o»—

A LA DEMANDE DE CHARLES BLANC, PRESIDENT DE LA F.E.F.R. L'ECHO A CREE POUR LES ETUDIANTS REFUGIES DES ABONNEMENTS DE VACANCES, D'UNE DUREE DE 4 MOIS (JUILLET, AOUT, SEPTEMBRE, OCTOBRE), AU PRIX SPECIAL DE 18 FRANCS. NOUS DEMANDONS AUX GROUPEMENTS LOCAUX D'ETUDIANTS REFUGIES DE RECUEILLIR EUX-MEMES CES ABONNEMENTS, ET D'ENVOYER LA LISTE DES ADRESSES ET LEUR MONTANT GLOBAL DIRECTEMENT A L'ECHO, 7, RUE DOM-VAISSETTE, MONTPELLIER. CES ABONNEMENTS SERONT REÇUS JUSQU'AU 15 JUILLET ET PROLONGES, LE CAS ECHEANT, JUSQU'AU 5 NOVEMBRE.

■ ■

DES CAMPS DE VACANCES POUR LES ETUDIANTS REFUGIES

Plusieurs milliers d'étudiants qui, avant la guerre, étaient inscrits dans des Facultés aujourd'hui situées en zone occupée, ont dû, depuis l'an dernier, se replier à Clermont-Ferrand, Limoges, Toulouse, Montpellier, Aix-en-Provence.

Parmi eux, quelques uns ont pu profiter des facilités de rapatriement accordées aux réfugiés pour regagner leurs provinces d'origine, mais beaucoup n'ont pu encore rentrer, soit qu'ils aient leur domicile en Alsace-Lorraine ou dans la zone interdite, soit que leurs maisons aient été détruites et leurs familles dispersées.

Mais voici venu le temps des vacances. Le Secrétariat général à la Jeunesse ne les a pas oubliés. Avec l'aide du Secours National, il a décidé de soutenir un certain nombre de camps de vacances organisés à leur intention par diverses associations, et de séjour des étudiants réfugiés allocataires.

Ces camps auront lieu dans le Jura, les Alpes, le Massif Central, les Pyrénées. A proprement parler, on y dépassera le cadre des vacances ordinaires. L'emploi du temps prévoit des heures réservées à la culture physique, aux sports, aux excursions, aux loisirs intellectuels et manuels. Beaucoup de temps sera laissé à la liberté et à l'initiative individuelles, sans préjudice de l'esprit d'équipe. Ainsi, une véritable cure de santé corporelle et spirituelle est offerte aux déshérités de la grande famille universitaire.

Les étudiants que cette initiative intéresse pourront s'adresser utilement au Secrétariat général de la Jeunesse, section des Etudiants, à Vichy.

Le Cercle Fustel de Coulanges reprend ses travaux

—«»—

Ni groupement politique, ni syndicat professionnel, le **Cercle Fustel de Coulanges**, fondée en 1927, rassemble, autour d'universitaires et de membres de l'enseignement libre, toutes les personnes qui s'intéressent avec raison aux très graves problèmes posés par l'enseignement national.

Dès ses débuts, il lutta avec énergie contre l'antipatriotisme qui sévissait dans l'Université et réclama un enseignement humaniste, formateur rigoureux du jugement, du caractère et du cœur. Par la publication de ses Cahiers, par ses conférences au public cultivé, il travaillait encore à la formation d'élites capables de comprendre les grands intérêts du pays et de s'y dévouer.

La « Révolution Nationale » ne met pas fin à son activité, au contraire. Il faut former l'esprit public. Il faut fournir à des maîtres, mal préparés pour cette tâche, la matière d'un enseignement national. Beaucoup comptent sur nous; nous répondons à leur appel. Des conférences sont organisées. Le premier Cahier de la nouvelle série a paru; il ne sera pas mis en vente, mais réservé aux adhérents.

Tous nos amis dispersés, tous les sympathisants sont priés d'entrer en relation avec M. Pierre Ousset, secrétaire général pour la zone libre. Les adhésions donnant seules droit au service des Cahiers comportent le versement d'une cotisation minimum de 25 francs. L'effectuer à l'adresse suivante: Pierre Ousset, 40, avenue du Limousin, à Clermont-Ferrand, C. C. P., 275-36, à Clermont-Ferrand.

Chronique des Mouvements de Jeunesse

Aux Amis de la Route !

« Routiers, l'avenir du scoutisme dépend pour une bonne part de votre activité, de votre esprit d'initiative, des vocations que suscitera votre exemple.

Voulez-vous que les jeunes adhèrent, toujours plus nombreux, au mouvement scout, et se tournent vers vous comme vers leurs maîtres et leurs guides, qu'ils aient l'impression, à vous voir, que le scoutisme n'est pas un simple passe-temps de jeunes garçons mais bien, au contraire, un sport viril et qui exige la mise en jeu des facultés les plus nobles de l'homme.

Une grosse responsabilité est la vôtre une occasion unique vous est offerte. (1) »

Cela, nous ne l'avons pas oublié, et, à ce sujet, un article est passé récemment dans le journal mensuel « L'Equipe » de la Route Eclaireur Unioniste.

« Le scoutisme est un jeu d'hommes. »

Cette phrase de Baden-Powell ne s'adresse pas seulement aux routiers mais à tous les jeunes gens et en particulier aux étudiants. Il nous est d'ailleurs agréable de constater que depuis le mois de juin 1940, un grand nombre d'entre-vous l'ont compris et sont venus goûter aux charmes de « la Route ».

Etudiants, dites-vous bien qu'en formant des équipes de routiers et en venant à nous, vous trouverez toutes les activités que votre esprit et votre corps recherchent.

Vous vous développerez physiquement à vivre le plus souvent en pleine nature. Vous connaîtrez toutes les formes d'activité que vous désirez, de toutes les énergies de votre âme et de votre corps. Vous apprécierez à leur juste valeur votre force et vos capacités physiques, votre endurance, votre adresse, en un mot vous vous « connaîtrez vous même ».

Cette vie de camp, que je voudrais vous voir tous pratiquer, surtout après les dures heures d'études que vous imposent des examens et des concours de plus en plus ardus, cette vie de camp, sera pour vous un puissant réconfort car par elle nous nous proposons d'acquérir:

1° La vigueur du corps: obtenue par des activités physiques dosées judicieusement et par la pratique des règles de l'hygiène, si souvent méconnues !

2° La clarté de l'esprit : en nous familiarisant avec la nature, en nous entraînant à bien voir et en satisfaisant notre curiosité naturelle en toutes les branches du savoir.

3° La fermeté du caractère: tout entraînement physique demande, en effet, de la ténacité, de la maîtrise de soi, de la bonne humeur et de la loyauté.

Voilà mes chers camarades, l'idéal que vous réaliserez en venant à nous. Groupez-vous, formez de nouvelles équipes, ayez l'amour, que dis-je ?, la « passion » de la Route, et bientôt vous prendrez conscience de votre force, tous enfin réunis, nous formerons comme l'a dit Baden-Powell « une fraternité pour servir ».

Henry VERGNES,
Chef Eclaireur Unioniste
Montpellier.

(1). — Lord Baden-Powell.

■ ■

Présentation des Equipes Sociales

—»o«—

I. — HISTOIRE DES ÉQUIPES SOCIALES

1. — Nées de la grande guerre. Fraternité des tranchées. Un élève-officier Robert Garric, élève de l'E. N. S. veut faire profiter ceux qui l'entourent de sa culture. En même temps qu'il leur apprend quelque chose, il apprend d'eux quelque chose. La fraternité des tranchées facilite beaucoup ces échanges.

2. — Après la guerre. Pourquoi ne continuerait-on pas cette expérience? Garric continue. Avec quelques amis, il va proposer à des jeunes gens de travailler en commun à perfectionner leurs connaissances. Mai 1939. La culture dans l'amitié. On évitera tout ce qui divise : discussions politiques et religieuses.

3. — 1923. Equipes de jeunes filles.

4. — 1925. Equipes de malades. Par correspondance, pour reclasser socialement ceux qui guéris ne peuvent reprendre leur ancien métier, surtout les manuels.

5. — 1927. Equipes nord-africaines.

II — CE QUE NOUS APPORTONS

1. — Nos connaissances, notre culture. Nous avons eu la possibilité d'aller à l'école longtemps.

2. — Notre bonne volonté : la Culture dans l'*Amitié*.

3. — Sous quelle forme? Cercles d'études, cours complémentaires, français, langues, etc. ; cours techniques, visites de musées, promenades, etc.

III. — CE QUE NOUS VENONS CHERCHER

1. — Notre culture d'*école* contact avec la réalité, même et surtout si elle est brutale.

2. — Intellectuels, nous voulons profiter de l'expérience de vie des manuels.

3. — C'est pourquoi nous ne sommes par un cours du soir, mais un *Centre d'échanges*.

IV. — POURQUOI VENONS-NOUS

1. — Qui vous envoie? Qui vous paie? Nous venons de nous-mêmes et c'est nous qui payons! Il n'y a pas de fonds secrets aux Equipes.

2. — Nous venons parce que catholiques (s'il y a une exception, le dire) et persuadés que nous avons un devoir de solidarité à accomplir à l'égard de nos frères, les hommes, tous égaux devant Dieu, parce qu'ils ont une âme immortelle.

V. — TOUTEFOIS LA RÈGLE DU JEU

1. — Nous ne venons pas faire de catéchisme.

2. — Comme nous évitons tout ce qui divise, pas de politique.

3. — Nous préparons nos cercles d'études avec bonne foi et conscience. Nous venons tels que nous sommes, avec nos défauts et peut-être nos qualités. On nous prendra comme nous sommes. Il y aura alors un contact social *vrai*.

4. — Tous devront appliquer la règle du jeu:

— *Un enseigné* a le devoir de nous rappeler que nous oublions notre pacte-équipe en nous disant: « Ceci n'est pas Equipe ».

LA CORSE, ILE DE BEAUTE

(Suite de la première page)

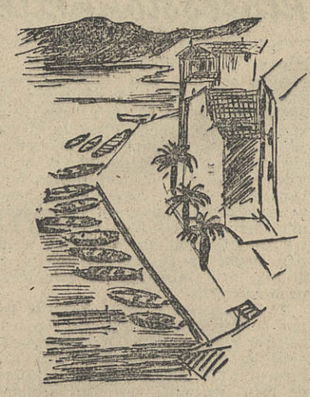
Celles-ci offrent une gamme infinie de ressources au novice comme à l'alpiniste éprouvé : monte Cinto, point culminant de l'île; monte Rotondo, monte Incudine, Aiguilles de Bavella, et combien d'autres encore? Je ne peux vous parler de toutes, mais je voudrais au moins vous dire ce qu'est une excursion en Corse, l'ascension du monte Stello, par exemple :

Lorsque, venant d'Erbalunga, charmant village du Cap, on passe le col de Santa-Maria, le panorama est très étendu : du côté est, la côte bastiaise, l'étang de Biguglia; en quelques pas à l'ouest on découvre toute la côte de la Balagne, le Golfe de Saint-Florent et la côte occidentale du Cap. Du col de Santa-Maria (1.000 mètres) on aborde le monte Stello par le sud-ouest. On traverse une sorte de vallon recouvert d'une maigre végétation, puis on arrive sur les flancs du Stello que l'on peut qualifier de dénudés : de rares plantes rabougries, des composées et des graminées minuscules profitant des rares endroits où subsiste un peu de terre végétale entre les blocs d'euphotide, roche verte injectée dans les schistes lustrés et formant la masse du Stello.

Au sommet du mont se trouve une mire en fer et un petit pilier qui matérialise le point coté sur la carte d'Etat-Major : 1.305 mètres, culmen du Cap Corse. C'est du Stello à la côte niçoise et toulonnaise et au Cinto que le regretté Helbronner fit, il y a quinze ans, des expériences de géodésie qui nécessitèrent l'aménagement des sentiers et la mise en place d'un appareillage délicat.

Du monte Stello le panorama est splendide : à l'ouest, tous les villages du Cap et surtout Nonza et Olmeta aux pieds des excursionnistes, le golfe de Saint-Florent et le phare encore scintillant si l'on se trouve au Stello pour assister au lever du soleil, toute la côte de la Balagne, Calvi et sa citadelle isolée si caractéristique, Ile-Rousse avec ses blanches maisons et sa plage de sable. Formant au sud un écran immense et majestueux : le monte Corona, le monte Cinto (2.710 mètres), géant de la Corse; le monte Rotondo qui surplombe Corte de ses 2.625 mètres, le monte d'Oro plus au sud; le monte Renoso et les montagnes de la côte orientale qui s'abaissent doucement vers la mer Tyrrhénienne.

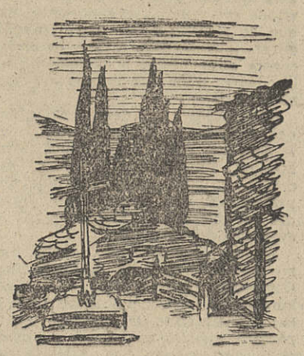
Au sud-est, l'immense plaine d'Aleria qui se prolonge au nord par la plaine de Biguglia avec l'étang du même nom; vaste, sableux, il enserre une sorte de large presqu'île partant du cordon littoral. Et puis Bastia, avec sa jetée coudée vers le sud, sa citadelle, tous les villages de la côte et du Cap, parmi lesquels Erbalunga se détache avec netteté sur l'écran clair de la mer.



Au loin, vers l'est, barrant l'horizon d'une épaisse ligne sombre : l'Italie, haute sur l'horizon (car on est à 1.300 mètres) elle s'étend du nord-est au sud-est avec des vallonnements, des pointements parmi lesquels on distingue les sommets principaux (le Gran Sasso d'Italia mesure 2.914 mètres).

Enfin les îles toscanes constituent un spectacle inoubliable : ces morceaux de montagnes émergent du miroir de la mer, pareils à des monstres antédiluviens figés pour l'éternité.

A l'extrême nord-est, l'île de Gorgona, située en face de Livourne dont on distingue la côte plate, puis Capraja qui semble tout à côté de la Corse (elle n'en est qu'à 25 km.), l'île d'Elbe, dont le seul nom émeut, car il évoque l'ombre du grand Napoléon; c'est la plus étendue de l'archipel toscan, alors que plus au sud la Pianosa, île plate et ovale, ne mesure que quelques kilomètres à peine avec une altitude de 27 mètres; et enfin Monte-Cristo, rocher à peu près désert immortalisé par Alexandre Dumas, termine par le sud-est la série de ces îles.

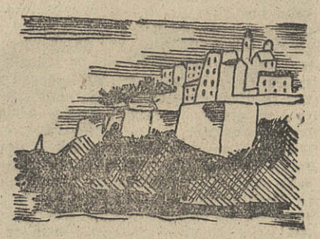


De quelque côté que l'on se tourne, la vue est merveilleuse. On éprouve un bonheur, on ressent un sentiment de joie confuse à contempler toutes ces belles choses; on voudrait que le temps suspende sa course, et que l'on puisse rester là, dans l'euphorie d'un beau matin d'été, sans penser et sans parler...

Là-bas, sur le calme miroir de la mer, dans le scintillement léger du soleil naissant, un voilier microscopique paraît stationner toutes voiles déployées. Au loin, un vapeur, dans l'immensité marine, cingle vers la Corse...

L'air est pur, des clochettes tintent en bas : ce sont des chèvres qui escaladent des rochers, à 2 kilomètres de nous. Un aboiement à droite : voilà un chien, si petit qu'on le distingue à peine, et puis deux, trois, quatre hommes qui marchent lentement, le fusil à la bretelle, à la recherche d'un sanglier sans doute.

A part ces hommes et ces bêtes, rien ne bouge dans ces vallons, sur ces croupes que l'on domine non sans un secret orgueil : la nature participe par son repos à la solennité du moment...



... C'est un beau pays que la Corse... Je reconnais volontiers les qualités des autres provinces françaises, mais pour ne pas vous paraitre trop partial, je vous dis en terminant : « Puissiez-vous avoir l'occasion d'aller en Corse, et si vous en revenez satisfait, alors je serai heureux de savoir que vous avez appris à apprécier ce coin de France et à aimer sincèrement notre Ile de Beauté!

La Conscience Professionnelle

(Suite de la première page)

—»o«—

Aussi est-il inutile de la diriger sur de grandes actions. Ce serait s'épuiser en vain pour un moindre résultat. La révolution sociale en cours nous demande de faire seulement son travail, si modeste soit-il et de le faire bien. Le simple travail de chaque jour suffit donc comme champ d'action à notre conscience. La simplicité qui est si jolie s'accommode fort bien de la conscience morale professionnelle.

Et puis conscience professionnelle est peut-être un bien grand mot pour certains, un mot qui fait peur, on pourrait penser qu'il est difficile d'en avoir une, que cela dépend des professions... Ce sont les timorés, les pusillanimes ne comprenant pas le sens de ce mot qui vont penser cela. La conscience professionnelle est simple, plus simple encore, c'est ce qui fait dire à l'homme « J'ai fait tout ce que j'ai pu pour mon métier ». L'être qui peut dire cela a le culte de sa profession. Cultiver sa profession, en avoir conscience, c'est certainement, en comprendre l'importance sociale, c'est en être fier. Mais cet orgueil n'est pas vanité, au contraire, il est utile. C'est un orgueil légitime et bien placé, au même titre que l'orgueil immense du Français qui voit claquer dans le vent le drapeau tricolore en un lever des couleurs.

L'orgueil de son métier, fait qu'on l'aime. Et n'est-il pas vrai qu'on fait toujours bien ce que l'on aime? Ainsi l'orgueil de sa profession donne une consience professionnelle à l'individu.

Enfin s'efforcer vers la perfection idéal que reprsente une conscience professionnlle parfaite n'est-ce pas servir la société, aimer la société; servir la France aimer la France? N'est-ce pas offrir son humble participation à la grande révolution et morale entreprise par le chef de l'Etat?

Que chaque étudiant ait le culte de sa conscience professionnelle: c'est à cette condition qu'il sera véritablement un homme à l'heure de se choisir un métier. Il faut souhaiter que la crise subie par la conscience professionnelle il y a peu de temps soit enrayée. Dans l'industrie et surtout dans le commerce elle était tombée bien bas, avouons-le. C'est à ceux qui embrasseront demain une profession de la relever. Nous avons besoin, un immense besoin de moralité; bien faire son métier, c'est déjà être moral, c'est servir la France en participant à son relèvement.

René NICOLAS,
(Mostaganem).

Le secrétaire général, gérant: René BARJAVEL.

Imprimerie Causse, Graille et Castelnau, 7, rue Dom-Vaissette, Montpellier.

Nos enquêtes

LA CULTURE ET LES JEUNES (1)

CONCLUSION

Nous avons reçu à cette enquête de nombreuses et — nos lecteurs le reconnaîtront — très intéressantes réponses. L'« accrochage » entre Barjavel et M. Emile Henriot fut le point de départ d'une vaste discussion. L'affirmation de Barjavel « L'adolescent doit trouver dans le livre un ami ou un ennemi, jamais un maître » **souleva l'indignation des uns, entraîna l'adhésion totale du plus grand nombre. Voici la dernière réponse reçue:**

Pourquoi y aurait-il plus d'opposition entre la littérature et la vie qu'entre le cinéma et la vie, ou la musique et la vie?

Quand vous sortez d'un concert de musique, vous vient-il à l'esprit de vous dire: « J'ai entendu du Vivaldi, du Chopin, du Rimsky, Korsakoff ou du Ravel, il s'agit maintenant de vivre, c'est-à-dire de tout autre chose »?—

Non. Vous pensez que le fait même d'écouter cette musique vous a fait « vivre » davantage. Pourquoi ce qui vous paraît évident pour la musique ne le serait-il pas pour la poésie?

Est-ce à dire que Barjavel ait eu tort de poser le problème[Non. Il s'est d'ailleurs posé à toutes les grandes époques de notre littérature. Seulement n'oublions pas que ceux-là mêmes qui, tel Montaigne, recommandaient une « tête plutôt bien faite que bien pleine » avaient beaucoup lu. Je ne vous apprendrai certainement rien en vous disant que dans deux pages des « Essais » il y a généralement une bonne douzaine de citations grecques ou latines. Et d'ailleurs plus nous nous « frotterons » à autrui, plus nous verrons la place que tient dans la vie la littérature, la bonne ou la mauvaise, celle de Pascal et de Fontaine — ou celle de « Paris-Soir ». Car enfin les journaux, c'est encore de la « littérature », bien que ce ne soit pas toujours de la bonne

Et n'allons pas croire, comme le faisait un de nos correspondants, que les gens du XVIIe siècle aient été moins « hommes de lettres » que ceux du XIXe (exception faite pour de grands seigneurs comme Retz ou la Rochefoucauld, mais au XIXe siècle il y a également un Chateaubriand, un Lamartine, également grands seigneurs, et de plus, ministres des Affaires étrangères).

N'importe. Barjavel a bien fait de poser la question. Certes la littérature n'est pas nécessairement en opposition avec la vie, mais il ne faut pas que lire dispense de vivre. Pour tout dire, il faut que les écrivains de l'avenir soient des classiques et non des alexandrins — et par classiques j'entends aussi bien de pseudo-romantiques comme Hugo, beaucoup moins romantique malgré les apparences qu'un Racine, un Fénelon ou même un St-Simon.

Je ne dis pas que toute la littérature d'hier ait été une littérature de mandarins, mais elle l'a été parfois. Pour un Verlaine, un Rimbaud, un Barrès, un Péguy, que de mandarins de toute espèce, un France, un Moréas, un Tristan Derème, un Henriot !

LAFONT.
(Grenoble).

Et nous citerons ci-dessous Georges Blond, qui, dans Candide, à propos de la réforme de l'Enseignement, répond implicitement à notre enquête.

J'ai parlé ici de la nécessité de créer, dans la jeunesse bourgeoise une tendance « anti-intellectualiste ».

En vérité, est-il sérieux d'imaginer que notre jeunesse va traverser les bouleversements sensationnels qui s'accomplissent et qui se préparent dans le monde, sans que rien ne soit modifié à la forme et à la composition de son bagage intellectuel ?

Dans les bouleversements à venir, il s'agit, effectivement, de sauver la culture. Et, premièrement, le terrain qui portera cette culture. Prodiguez l'enseignement le plus admirable à des millions de scrofuleux, le résultat humain sera nul. L'agrégé podagre est un type destiné à disparaître, exactement comme le général impotent dans des délais extrêmement brefs.

Georges Blond se prononce donc en faveur d'une culture équilibrée avec les soins donnés au corps.

Mais ceci n'est qu'un aspect de la question. La culture, scolaire ou extra-scolaire, que l'adolescent acquiert dans les livres, ne lui apprend généralement ni à se conduire, ni à sentir, ni à réagir. Et la vraie réforme de l'enseignement, la seule utile, serait celle qui donne aux écoliers, aux collégiens puis aux étudiants, non plus des professeurs, mais des maîtres.

Des maîtres qui feraient un choix parmi les livres ou qui, mieux encore, apprendraient à leurs élèves à faire chacun le choix qui lui convient. Des maîtres qui ajouteraient au programme leur expérience personnelle, leurs connaissances de l'humain, qui guideraient chacun vers sa voie devinée, susciterait, pour qu'il s'affermit en les franchissant, les obstacles nécessaires, tout en lui donnant le courage et les moyens de le faire.

Des maîtres qui cesseraient, en somme, de considérer leurs élèves comme des cerveaux à bourrer pour voir en eux des hommes à former. Ces maîtres-là sauraient faire l'alliance, entre les livres et la vie, mettre les livres au service de la vie, faire entrer la vie dans les livres.

Parmi les professeurs, il y a déjà quelques-uns de ces maîtres. Ils sont très rares. La plupart n'ont avec leurs élèves qu'un contact sévère, scolaire, stérile. Ils ne sont d'ailleurs aidés, ni par les programmes démesurés, ni par leurs auditoires trop nombreux.

Et c'est pourquoi tant d'adolescents, ne trouvant de guide, bien souvent, ni dans leur établissement d'enseignement, ni parfois même dans leur famille, en cherchent dans les livres et se perdent dans cet hyper-intellectualisme que dénonçait si justement Henri Burgu dans le dernier numéro de l'Echo.

Pour nous résumer, répétons que nous n'avons, ici, nullement l'intention de conseiller à nos lecteurs de « brûler les livres », pas plus que nous leur conseillerions de brûler la moisson. Nous souhaitons seulement que les jeunes gens qui goûtent particulièrement cette nourriture sachent l'assimiler, s'en nourrir, et n'oublient pas, en faisant appel à leurs sens, à leur émotivité, à leur raison, à leurs muscles, de varier un peu la mesure.

(1) Voir l'Echo des 12 et 26 avril, 1er, 17 et 24 mai, 7, 14, 21 et 28 juin.

MémoNum © montpellier3m

LES IDÉES ET LES FORMES...

POUR UN ENSEIGNEMENT DE LA GRAMMAIRE ANGLAISE

par A. REICHEN
Professeur au Lycée
et au Centre Universitaire de Nice

Joseph de Maistre avait-il raison lorsqu'il prétendait qu'il n'y a pas de méthode facile pour apprendre les choses difficiles? La tendance de notre enseignement secondaire en ces dernières années semble lui avoir donné le démenti le plus formel. Le Latin par la joie et le Grec sans douleur, tels paraissent avoir été les mots d'ordre de nos plus éminents pédagogues. Nous autres, linguistes, les avions certes précédés de loin et nos méthodes actives pour ne pas dire directes ont été, en définitive, le grand moyen dont se sont servi nos collègues de Lettres pour inculquer à leurs élèves la connaissances et le goût des langues classiques. Mais la grammaire, pouvait-on se demander, qu'en fait-on dans tout cela? Souci de nos pères, scrupuleux du bien dire, la grammaire sombrait, petit à petit dans le décri. C'est tout juste si l'on exigeait la connaissance d'une morphologie sommaire, les méthodes désormais employées suffisant en principe à suggérer le reste. Nous espérons bien sincèrement qu'elles ont rempli ou rempliront leur but, que le Latin et le Grec s'apprennent ou s'apprendront avec un minimum d'efforts. Toutefois, paralèllement à cette tendance à la facilité, nombre de bons esprits parmi nous se demandaient si, par rapport à nos collègues littéraires, nous ne faisions pas, nous-même une part encore trop belle à la Grammaire. J'ai souvenance d'un bien brave homme, germaniste de valeur et inspecteur d'Académie qui, paternellement, m'engageait à ne pas faire apprendre leurs déclinaisons aux élèves d'allemand du collège ou j'enseignais alors. Je ne lui ai pas obéi, je l'avoue, mais nos élèves ne s'en sont vraisemblablement pas plus mal portés.

A l'heure actuelle où un simple coup l'œil sur des copies de baccalauréat nous permet de constater avec quelle acuité se pose, malgré tout, la question d'un enseignement grammatical, facile si l'on veut, mais méthodique et clair, il importerait d'étudier en cette matière, comme en bien d'autres encore, la possibilité d'un renouvellement. Or une suggestion m'a été apportée par mes étudiants du Centre Universitaire Méditerranéen dont le zèle et l'empressement à étudier leur Philologie m'avaient à la fois intrigué et ravi. Quel intérêt poussait ces jeunes gens, je ne dis pas à traduire leur Chtere ou leur Chaucer, mais encore à étudier leurs classes d'apophonie, leurs déclinaisons anglo-saxonnes, leurs paradigmes des pronoms personnels, voire même à demander à leur professeur de remplacer un cours d'études pratiques par un cours de philologie? Leur ayant posé cette question, je reçus cette réponse. « Mais, Monsieur, ceci nous apprend notre grammaire moderne et nous permet de l'enseigner à nos propres élèves ». Certains de ces étudiants en effet donnent des cours dans les multiples pensionnats et boites à bachot dont fourmillent Nice et sa région. La suite de notre entretien me fit comprendre que nombre d'entre eux se servaient de leurs connaissances philologiques fraîchement acquises pour y baser, plus ou moins gauchement d'ailleurs, leur enseignement de la grammaire moderne. » D'où la conclusion: « Pourquoi n'existe-t-il pas en librairie un manuel de grammaire anglaise à l'usage de l'enseignement secondaire, établi sur des bases purement historiques? »

Pourquoi pas après tout? Juge-t-on la philologie si compliquée si hors de portée de l'élève moyen qu'il faille l'exclure soigneusement de tout manuel scolaire? L'empirisme traditionnel qui préside à la rédaction de tels ouvrages se passe, bien gratuitement, d'un auxiliaire de valeur! Attention, m'objectera-t-on, vous allez compliquer les choses et charger l'esprit de l'enfant! L'exemple de mes étudiants non entravés par les consignes et les interdictions qui régissent l'enseignement public officiel me permet de répondre qu'il n'en est rien et qu'au contraire un recours discret à la grammaire historique simplifie les choses.

Quelques exemples feront peut-être mieux comprendre ce point de vue. Comment expliquer aux enfants l'absence d'un « s » dans les pluriels comme sheep, deer, swine et, occasionnellement year, horse et folk sans invoquer le phénomène grammatical bien connu selon lequel les neutres à thèmes longs de la première déclinaison forte anglo-saxone ne prenaient pas de terminaison aux nominatif et accusatif pluriels? Comment expliquer la forme correcte oxen et la forme incorrecte children sans se référer à la déclinaison faible en n pour le premier et la déclinaison faible en r pour le second? Comment faire comprendre le pluriel de foot et celui de tooth, sans expliquer élémentairement la théorie des thèmes-racines et le mécanisme de la métaphorie. Le terme même n'a rien qui puisse effrayer un élève de 5e, une fois que vous lui avez expliqué que métaphonie veut dire transformation du son d'une voyelle par une autre. L'enfant sait trop bien ce qu'est une mauvaise compagnie et combien elle influe sur un caractère d'écolier pour comprendre qu'il n'en peut être autrement dans le domaine des sons où le perturbateur s'appelle i, y, dans la plupart des cas. a, o, e, dans certains autres. Expliquez lui la métaphonie de cette manière et je suis certain qu'il la retiendra. L'enfant est d'ailleurs curieux par nature. Il se peut très bien qu'il vous demande un jour pourquoi « to go » fait « I went » au preterite, pourquoi « to be » fait « I was », etc., etc. Il est impossible de lui répondre sans lui expliquer ce qu'est un verbe anormal et ce n'est vraiment pas très difficile. S'il s'agit d'élèves de classes supérieures, ne peut-on pas faire appel en ce cas à d'autres notions, expliquer comment la racine indo-européenne: es (mi) donne: esse, sum, est, en latin, «am», «is», « are » en Anglais, comment « to be » est apparenté à « fio » par leur origine commune: la racine « bhio-i-o », comment la forme « are » est entrée tardivement dans la langue et pourquoi les paysans de Thomas Hardy ne l'ont pas encore accréditée chez eux. Tous ces détails piquent la curiosité de l'élève et transforment en une matière vivante la grammaire anglaise trop longtemps considérée comme une sorte de code pénal à l'usage des malheureux délinquants coupables d'avoir confondu « was » et « were », « be » et « been ».

La logique de l'enfant lui fait souvent mettre un s à la troisième personne des verbes défectifs. Horrible faute dira le professeur, mais l'élève n'y a pas vu malice. Vous lui soulignez rageusement des formes comme « he love », il a cru bien faire en écrivant: « he cans ». Tant que vous ne lui aurez pas expliqué que can, may, must sont d'anciens prétérites, il soupçonnera que le caprice et l'arbitraire règnent en grammaire comme naguère dans bien d'autres domaines. De même apprendra-t-il à distinguer le verbe régulier: to dare, dared, dared et le prétérite-présent dare, durst. De même encore comprendra-t-il pourquoi les défectifs n'ont pas d'infinitifs.

A propos d'infinitif l'élève apprendrait avec avantage la valeur réelle de ce mystérieux signe « to » qui précède tous les infinitifs réguliers Montrez-lui qu'en Anglo-Saxon il y avait deux formes « brecan » et « to becenne », que la première était l'infinitif réglementaire, la seconde un gérondif dont le sens apparaît encore en Anglais moderne dans « A house to let ». De cette manière l'élève sait qu'à l'heure actuelle, « to break », signifie soit briser, soit pour briser, selon le contexte. Ainsi, bien des erreurs de traduction lui seront évitées.

L'usage étendu du participe présent peut surprendre le débutant à qui nous apprenons doctement qu'il peut être adjectif, verbe, nom verbal et attention! à la fois verbal et verbe. « O Danaides! O siee! » dirait l'organiste de Browning. Tout cela se clarifiera si nous voulons bien lui faire comprendre la confusion qui s'est rapidement établie dans l'Anglo-Saxon du Sud, entre le participe « singind » et le nom verbal « singyng », si en honneur sous sa forme en ung dans la langue allemande moderne.

Je crains d'abuser de la patience de mes collègues, mais il est un tout petit fait que je tiens à signaler. J'ai vu certains d'entre nous critiquer l'usage de « whose » pour un antécédent neutre et incriminer, au baccalauréat des phrases comme celle-ci: « The table whose leg is broken ». Pauvre candidat! Non seulement l'usage lui donnait raison, mais encore l'étymologie du pronom interrogatif - relatif: hwaes pour les trois genres en Anglo-Saxon l'autorisait à s'exprimer ainsi. Je veux bien admettre qu'il n'en savait rien mais lui compter une grosse faute pour n'avoir pas dit « the leg of which is broken » était une cruauté bien inutile.

A ce propos (je parle à présent des classes supérieures), pourquoi ne pas montrer à nos jeunes gens des sections littéraires les rapports existants entre « hwaes, whose » et cujus.. pour les trois genres; he et le c énigmatiques qu'on trouve en latin dans « hic », haec », hoc », ecce », etc.? et qui n'est autre que la racine « ki » très vivace aussi en sanscrit. Ceci, me direz-vous, entraîne la connaissance de la loi de Grimm. Qu'importe! Les lois de Grimm et de Verner sont-elles si difficiles à comprendre? La seconde vous permettra même d'expliquer l'alternance de « was » et « were » et par suite la forme du subjonctif passé du verbe « to be ». Nous voilà bel et bien dans l'engrenage me direz-vous! Car la loi de Verner n'explique pas tout. Il faut encore faire appel au rotacisme et à l'apophonie et partant, parler de degrés normaux, fléchis et réduits. La belle affaire! Comme s'il y avait là quelque chose de compliqué. Le rotacisme d'abord. La « chaire » du professeur et la chaise de l'élève montreront tout de suite à quoi il sagit et avec quelle facilité on peut passer de l'une à l'autre. Quant à l'apophonie, la notion du « ton » indo-européen et de son déplacement est-elle si incompréhensible pour un élève de troisième à qui son professeur a expliqué, au cours d'une lecture de texte médiéval, la genèse de « sire », « sieur » et « seigneur »? La première notion n'est pas plus difficile à admettre que la seconde et, au lieu d'être une pure curiosité étymologique, elle a l'avantage d'expliquer la formation des temps dans la plupart des verbes dits irréguliers. Je vous vois venir, s'écrierait mon contradicteur éventuel; vous désirez embrouiller la question en essayant de constituer un tableau des verbes irréguliers en fonction de leur classe d'apophonie.

Je répondrai, tout simplement, que le procédé qui consiste à faire apprendre, par cœur et dans l'orde alphabétique, tous les verbes irréguliers par petits paquets de 6 ou 10 à la fois me rappelle fâcheusement le temps où les écoliers pâlissaient sur leurs départements, préfectures et sous-préfectures, à longueur de journée. La mémoire est une belle chose, mais qu'on me permette de lui préférer l'entendement.

L'Entendement (The Understanding! quel mot magnifique en Anglais comme en Français!) (1) sera pleinement satisfait quand vous aurez fait comprendre à vos élèves la valeur du double comparatif, que vous leur aurez montré par exemple que dans: The more, the merrier, l'article est un vestige de l'instrumental saxon: thy, thon = par le fait de. Donc, littéralement: par le fait qu'on est plus nombreux, par ce fait, l'on est plus joyeux.

Les exemples abondent qui montreraient l'incontestatble utilité de la grammaire historique pour enseigner la grammaire moderne. Notamment toute la question des pronoms personnels et des adjectifs possesifs gagnerait à être exposée de cette manière. De même la phonétique historique, expliquant la prononciation actuelle de l'Anglais, rendrait d'inappréciables services. Mais il faudrait consacrer un article entier à cette question et je m'en voudrais de lasser la patience de mes lecteurs. Nous pourrons d'ailleurs revenir sur ce sujet si on le désire.

A des temps nouveaux une pédagogie nouvelle est nécessaire et celle dont nous nous réclamons ici, n'est-elle point celle de Pascal à qui son père montrait dans son enfance « comment les langues avaient été réduites en grammaires sous de certaines règles et qu'ainsi l'on avait trouvé le moyen par là de rendre toutes les langues communicables d'un pays à un autre »? (2)..

Pascal et les Pensées, au lieu de Rousseau et de l'Emile, n'y a-t-il pas en cela tout un programme..

Les lignes qui précèdent peuvent très bien ne pas être du goût de tout le monde. Personne n'étant infaillible, chacun se doit d'accepter les critiques qui lui sont faites. J'avoue bien sincèrement ne pas être de ceux qui craignent les exagérations de l'intellect et basent leur pédagogie sur l'intuition. Entre nous, les résultats de cete méthode ont-il été si brillants? En tous cas, il est un point sur lequel nous sommes, je crois, tous d'accord: l'insuffisance grammaticale des candidats au baccalauréat. Il faut donc enseigner un minimum de grammaire et cela avec la plus grande clarté possible. Fonder sur des faits grammaticaux historique la connaissance de la grammaire d'aujourd'hui, n'est-ce pas là un moyen commode autant qu' « intelligent » pour y parvenir.

A. REICHEN,
Professeur agrégé au Lycée
et au Centre Universitaire de Nice.

(1) Cette apologie de l'Entendement peut sembler insolite ou même contradictoire aux lecteurs de mon récent article sur la « Poésie Métaphysique ». Est-il besoin de dire que si dans le domaine poétique, le règne de l'Intellect n'est pas souhaitable, la place de l'Intelligence en pédagogie, reste la première? Comme la langue, selon Esope, l'Entendement peut être la meilleure ou la pire des choses. Tout dépend de l'usage qu'on en fait.

(2) Gilbert Périer, Vie de Pascal

LE CINÉMA EN COULEURS

(Suite de la première page)

—»o«—

Remarquons que le procédé Lippmann est fort élégant au point de vue théorique, mais des difficultés d'ordre pratique ont empêché jusqu'à l'heure actuelle sa diffusion industrielle.

Il serait fort imprudent d'engager l'avenir à ce sujet et peut-être verrons-nous, un jour, la réalisation pratique de cette invention restée jusqu'à maintenant une expérience de laboratoire.

■

Quoiqu'il en soit, examinons la seule technique directement applicable aux procédés industriels.

Nous allons parler de la « Trichromie », terme bien connu de tous.

C'est en 1869 que le Français Ducos du Hauron, exposa d'une façon complète et définitive les modes opératoires de la photographie trichrome.

Le principe peut en être ainsi défini: « Toute couleur naturelle ou artificielle est une combinaison de radiations simples que contient la lumière blanche et que le spectre nous montre dissocié. »

L'expérience montre que l'on peut réunir les couleurs simples en un nombre limité de groupes.

Or, faire de la photographie ou de la cinématographie en couleurs, c'est:

1° Analyser, soit: déterminer « le dosage » de ces groupes limités;

2° Synthétiser, soit: « reproduire avec leurs doses » les mêmes groupes.

Ce travail d'analyse et de synthèse est précisément celui que la photographie « ordinaire », c'est-à-dire en noir et blanc, fait à tout instant. Mais alors l'analyse des couleurs est faite en pure perte et ne sert qu'à « traduire » les couleurs par des intensités de « gris ».

Lorsque l'on veut faire de la couleur, il suffit, en principe, d'adjoindre au système analyseur, c'est-à-dire à l'appareil de prise de vues négatives, trois filtres sélectionnant les couleurs fondamentale du sujet photographié, le dosage de leur intensité étant un fait purement de photographie en « noir et blanc », en ce sens que ce dosage est déterminé par l'importance plus ou moins grande de sel d'argent impressionné, donc plus ou moins opaque.

L'opération de synthèse (tirage des positifs) consiste, en se servant des « doseurs » d'intensité de gris, que constituent les négatifs, à tirer des positifs colorés — soit par des pigments (teinture) soit en les examinant ou en les projetant à travers des filtres colorés.

Voilà qui explique aux amateurs — ceux qui font du Kodachrome, de l'Autochrome ou de l'Agfacolor — pourquoi le temps de pose doit être si exact! Une erreur de pose entraîne irrémédiablement un déséquilibre des intensités des couleurs de base. Or, tout déséquilibre se traduit par l'introduction de ce que l'on convient d'appeler une « dominante colorée ».

Tous les procédés de photographie et de cinématographie en couleurs dérivent du principe que nous venons d'exposer. Pour bien comprendre la suite de cet exposé et l'évolution de la Cinématographie en couleurs dans les années qui vont suivre, il est indispensable de saisir ces éléments de physique et d'optique. Pour nos lecteurs qui ne seraient pas au courant de ces questions, nous, les engageons à faire eux-mêmes les quelques simples expériences suivantes. Les ayant faites, toute la théorie exposée ci-dessus leur semblera claire.

1° Observer un objet coloré (timbre-poste par exemple), à travers un verre coloré de même teinte. Remarquer la disporation de la couleur de l'objet;

2° Observer à travers des lunettes vertes, par exemple un timbre rouge et ensuite un timbre vert ou bleu. Voir ce qui se passe.. etc..

Nous avons vu que la sélection trichrome exige l'emploi de trois filtres colorés; mais heureusement, des artifices très ingénieux simplifient les opérations — de telle sorte que la plupart des gens font du cinéma en couleurs par trichromie.. comme M. Jourdain faisait de la prose... sans le savoir!

■

C'est à Léon Gaumont en 1909, que revient le mérite d'avoir, le premier, réalisé des films en couleurs.

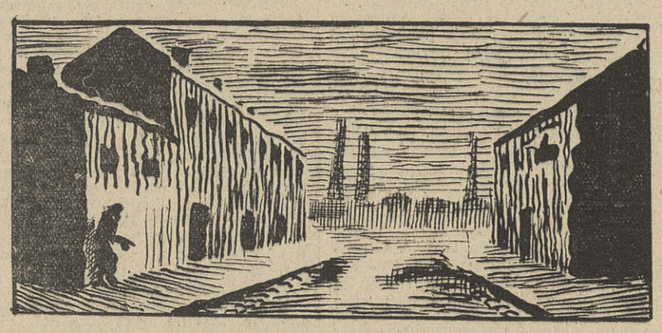
Son premier système consistaient à prendre trois films impressionnés simultanément au moyen d'objectifs différents munis de filtres sélecteurs dont nous avons parlé.

Pierre BRARD.

(A suivre)

CHAPELLE - AGNEAU -

Un soir, j'ai traversé les faubourgs d'une ville d'usines.
Je portais mon front lourd de pensées inutiles
Avec autorité. J'étais lasse pourtant, ô civilisation,
De penser en rêvant, en dormant, en mangeant,
De penser en aimant. J'étais lasse que mes pensées
Ecourtent mon sommeil, abrègent mon réveil
Veuillent faire loi à ma foi. J'étais lasse
D'ignorer bien plus que j'avais de savoir
De posséder bien moins que j'avais de désirs
Et de préférer à l'amour qui féconde
Toutes les entités des mystiques du monde.
J'étais lasse à jeter mon âme, comme un sou,
Dans le vieux chapeau mol de l'aveugle
Psalmiste de sa double misère sous un porche roman
Des hommes débraillés et leurs compagnes sales,
Non de crasse mais de fards gras comme des fumées,
Prenaient le frais à leurs croisées de suie
Et laissaient pendre, hors l'appui, leurs bras
Leurs seins. Au-dessus d'eux, des linges pendus
S'égouttaient sur leurs nuques massives et résignées.
Ils recevaient cette eau comme une injure de plus
A leur injuste sort et songeaient à leur révolution,
Cette révolution que leurs indécisions avaient trahie.



Leur travail du jour, leur travail de demain
Etait loin derrière eux. Fantômes des labeurs honorés
Ces salariés te voulaient rejeter dans ton passé mort.
Ils n'aimaient pas leurs sueurs et les auraient haïes
S'ils ne leur avaient dû leur satiété de vin.
Le sourire du repos ne béatifiait point leurs rides
De bois. Leurs enfants sans un rire jouaient, jeu
Proche du tourment, avec un chien couleur de bile.
Un chat tigré, aux oreilles et à l'échine pelées,
Accroupi à l'angle d'un trottoir regardait, apathique.
Courir un rat dodu près d'une bouche d'égoût.
Une femme en gésine quelque part se plaignait.
Une scierie bourdonnait au ralenti. Un maçon
Revenait de son jardin avec un plein panier
De poireaux, d'oignons et de salades. Adossée à un mur,
Une fillette blonde et pâle comme une fille de roi
Taillait un soleil dans un large ruban d'or. Une sœur,
Au patronage, lui avait donné ce ruban liturgique.
Il commençait à pleuvoir. Il avait plu
La veille et pleuvrait avant minuit. Dans un bar
Des ouvriers aux mains verdâtres, ils étaient quatre,
Discutaient durement autour d'une rubrique.
J'étais lasse à jeter mon âme, pour m'en débarras
Hypocrite obole, fausse monnaie, sou périmé,
Dans le vieux chapeau mol d'un aveugle...
Quelle mendicité, sinon la cécité, aurait reçu
Ce semblant d'aumône sans m'accabler d'injures!...
L'ambition culturale m'avait lassée, souvent, et lassée
Les lectures et lassée ma propre philosophie. J'étais lasse
De prendre au filet serré de ma jeune mémoire
Des dates de gloire et des métaphysiques qui périraient
Avant que ne défaille l'amour d'un cœur sincère.
J'étais lasse de me sentir devenir prophétique
Malgré moi, prophète avec l'exégète, prophète
Effrayé d'avoir consulté tous les textes sacrés,
Alors que je me destinais à n'être qu'un poète:
Le poète qui ne voit que la pointe des toits, la cime
Des frondaisons et ne perçoit que de pures harmonies.
J'étais lasse d'entendre ces amères vérités, ce réalisme
Des réalités dont les voix empêchaient, en moi, un chant,
Le chant de mon hérédité, de chanter sans mesure.

Ayant quitté la ville, ses asphaltes et leurs suintements,
Longtemps, j'ai marché pour lasser mes lassitudes.
J'ai longé les fossés en fleurs, des prés et puis des emblavures
Et j'ai trouvé là, au bord d'une ravine blessée
Et d'un chemin de sable, une chapelle ouverte.
Un tapis de laine couvrait ses dalles de pierre:
Quatre moutons blancs, pressés l'un contre l'autre,
Dormaient. Trois avaient atteint l'âge où l'on croit
Que l'on peut paître et vivre heureux loin des étables
Et des prairies gardées. Le quatrième venait de naître.
Un vitrail transmettait à ce refuge qui, à peine,
Contenait ces quatre agneaux couchés, une lumière
Enrichie de sang. Des sertissures de plomb
Délimitaient l'Agneau Victimaire, nimbé et étendu
A côté de son sceau sur un évangéliaire.
A genoux, auprès de l'agnelle épuisée, j'ai prié.
Et cette simple prière, et la respiration des agneaux blessés
Libérèrent en moi de toutes mes lassitudes
Un chant généthliaque.

Christiane PAULMIER.

GARDEZ LA LIAISON
PENDANT LES VACANCES
AVEC VOTRE UNIVERSITÉ
EN VOUS ABONNANT A
L'ÉCHO DES ÉTUDIANTS

Existe-t-il une littérature hongroise?

Il y a quelques années seulement, on ignorait entièrement en France ce qui concerne la Hongrie. Lorsque je disais ma nationalité à des intellectuels, ils me regardaient surpris. Pensant peut-être que la Hongrie était une dépendance de l'Autriche et m'estimant peu modeste de me présenter comme Hongrois. Cependant d'autres, parfois, ignorant même la situation géographique de la Hongrie en Europe, étaient persuadés, que les magyars sont des « tziganes », et si, par politesse, ils ne me disaient pas leur mépris, dans la conversation ils me le faisaient habilement sentir.

De nos jours, en raison des événements politiques, on parle de plus en plus de la Hongrie. Le public français commence ainsi à prendre conscience, qu'au centre de l'Europe, perdu entre les nations qui l'entourent, existe un petit pays, moderne et cultivé, très longtemps sous - estimé des grands peuples.. la Hongrie.

Je ne vais donc présenter aux intellectuels français d'abord dans les grande ligne de son ensemble, puis plus en détail le XIXe siècle de la littérature hongroise: expression la plus pure de l'âme, du tempérament et de la culture du peuple magyar.

■■

La race hongroise est, même aujourd'hui, la plus caractéristique de l'Europe. Sa langue, le magyar, ne ressemble à aucune autre langue étrangère. Aussi les savants hongrois ont-ils recherchés, mais sans résultat, pendant des siècles son origine; et ils déclaraient autrefois que c'était un idiome des âges préhistoriques, plus ancien que l'hébreux, remontant même au Déluge. Au XIXe siècle, suivant en cela Vambery, les savants crurent trouver son origine dans la langue turque. En effet il y a quelques mots employés couramment, encore aujourd'hui dans les deux langues (ainsi: « buza », blé; « kard », épée); mais d'après les recherches modernes, ces mots furent introduits dans la langue hongroise au cours des longues guerres entre turcs et magyars, et surtout durant la domination turque de 150 ans que subit la Hongrie. Cependant de nombreux verbes possèdent les mêmes radicaux que les verbes finois. Les schémas de la déclinaison et de la conjugaison sont semblables dans les deux langues. Ainsi, en se fondant sur le principe de l'évolution de la grammaire et rejetant la théorie de l'identité des mots, les savants modernes comptent le magyar parmi les langues finno-ongriennes et croient avoir trouvé son origine véritable dans la langue finoise.

En réalité, la langue hongroise est une langue jeune, encore en formation. Elle est très musicale et ainsi favorable à la poésie. On peut écrire en hongrois les poèmes en hexamètres sans supprimer aucune syllabe. En effet un des plus remarquables de l'épopée hongroise: « **Le refus de Zalan** » par Vörösmarty (1825), qui comprend sept chants, est écrit entièrement en hexamètres d'un rythme toujours parfait.

■■

Le peuple hongrois est d'origine asiatique. Il arriva, il y a mille ans, des montagnes de l'Oural en Europe Centrale. A ce moment là, les Huns furent les maîtres de la plaine danubienne à l'intérieur de l'arc des Carpathes.

Dans « **La mort de Buda** » une des plus grandes épopées hongroise (malheureusement inachevée), Arany décrit, d'après les légendes des pogányok, le combat meurtrier entre les deux frères: Attila et Buda, princes des Huns. Attila tua Buda, pour dominer seul le grand empire; mais, punition des dieux, l'empire des Huns dut se dissoudre; c'est seulement par Arpad, duc des magyars, descendant lointain d'Attila, qu'il fut rétabli.

La race hongroise, en son essence, est une race guerrière, douée en même temps du sens de la beauté. Les soldats des ducs des magyars aimaient la guerre; mais pendant leurs repos ils écoutaient avec intérêt les poèmes des « bardes » « lantosok », qui chantaient en s'accompagnant de leur « lant », sorte de guitare, les faits héroïques des batailles. Ces poèmes épiques forment réellemnt la base de la littérature hongroise.

En 1002, la Hongrie choisit un roi: St-Etienne. Couronné par le pape Sylvestre, le premier roi des magyars fit entrer sa nation dans la communauté chrétienne et dans la civilisation occidentale. Nombreuses sont les légendes créées autour de St-Etienne. La plus célèbre raconte comment, longtemps après sa mort, on retrouva dans son cercueil sa main droite que l'on garde depuis lors au palais royal; cette légende devint une légende nationale, célébrée tous les ans, encore aujourd'hui, pour la fête de St-Etienne... Si on analyse psychologiquement cette légende, on y retrouve l'expression très nette du caractère hongrois: l'amour et le respect profond envers le roi, le chef, — ce qui demeure d'ailleurs, même actuellement, un des éléments principaux de l'âme magyare.

La création du royaume de Hongrie, et l'entrée de ce peuple dans la communauté et la civilisation chrétienne, ne changea pas le caractère guerrier des magyars. Dans le centre de l'Europe, au point de rencontre des autres pays, possédant les terres les plus riches, la Hongrie ne pouvait pas vivre en sûreté et en paix. Si elle ne voulait pas subir le même sort que les autres peuples, qui avaient, avant elle, occupé la plaine pannanienne et disparaître comme avaient disparus les Huns et les Avars, elle devait être toujours prête à défendre le sol conquis par le duc Arpad. C'est pourquoi la littérature hongroise se développe lentement; elle est encore, au dix-huitième siècle, une littérature guerrière; les poèmes, les vers expriment la joie de l'existence dans les vegek (châteaux-forts). Ce n'est pas seulement le territoire hongrois que les magyars défendent, comme le dit le poète Balassa. Dans les guerres séculaires contre les Turcs, ils protègent, en donnant leur sang, la civilisation occidentale et la communauté chrétienne; les Turcs, en effet, entendaient dominer toute l'Europe et imposer leur culture et leur religion. Ils échouèrent chaque fois devant la résistance hongroise.

Pour ces combats contre les Turcs, la Hongrie s'allia souvent avec l'Autriche. De là la monarchie Autriche-Hongrie. Mais lorsque l'ennemi commun fut vaincu, les Autrichiens restèrent dans le pays des magyars, le considérant comme leur territoire. Les patriotes hongrois s'appelant « Kuruc » se groupèrent alors autour d'un chef et commencèrent leur combat pour l'indépendance de la Hongrie contre l'Autriche. La plus acharnée de ces guerres fut sur le commandement de Rakoczy II. Peut-être l'enthousiasme des Hongrois ne fut jamais plus ardent qu'à cette époque.

C'est tout une littérature qui était créée par les « Kuruc », exprimant par leur chants soit la confiance et l'amour des magyars au chef Rakoczy II, soit leur haine et leur mépris envers les « labanc », partisans de l'occupation autrichienne, soit directement contre l'Autriche, qu'ils accusaient d'avoir trahi la monarchie. Ces chansons spontanées sont, même aujourd'hui très aimées en Hongrie et composent une grande partie de la musique tzigane hongroise. Elles se retrouvent aussi dans les rapsodies de Liszt. La marche de Rakoczy, composée — dit-on — par une tzigane et enrichie plus tard par Liszt, reste, encore de nos jours, une des marches nationales

La littérature hongroise subit un changement au XIXe siècle. L'influence du romantisme allemand et français, arrive alors en Hongrie. Les trois plus grands écrivains de l'époque: Vorosmarty, Petofi, Eotvos (1825-1849), tournèrent leur regard vers le peuple. Les poèmes de Petofi, les plus spontanés et les plus populaires de toute la littérature hongroise, avaient une grande influence sur le peuple magyar. L'idée démocrate et socialiste se répandait en Hongrie.

La littérature populaire se poursuit entre 1849-1882 avec Arany, mais le courant de réalisme s'y ajoute déjà. C'est à cette époque que Madach écrivit « **La tragédie de l'homme** », la plus grande tragédie hongroise et Jokai, un des plus grand romancier, ses chef-d'œuvres.

A la fin du XIXe siècle, sous l'influence des symbolistes français, un poète original, Ady, naquit en Hongrie. Ses poèmes, tout à fait spéciaux, sont des chef-d'œuvres artistiques. C'est avec Ady, que la Hongrie avait véritablement atteint le niveau de la littérature des grandes nations: la France, l'Allemagne, l'Angleterre. Mais, à cause de ses idées révolutionnaire de radical-socialiste, et son immoralité maupassantienne, il n'eut pas une considération impartiale en Hongrie. Ady est le seul poète hongrois qui manque de sentiments nationalistes et faisant des voyages à l'étranger, particulièrement à Paris, il retourne dans sa patrie le cœur plein d'admiration pour l'étranger, oublieux de ses devoirs envers son pays.

Les poètes et écrivains contemporains: Babits, Sajo, Kosztolanyi, Herczeg, Moricz, Zilahy, sont des artistes équivalents avec les écrivains contemporains de n'importe quelle grande nation.

■■

Voilà en résumé l'histoire de la littérature hongroise. Par une série d'articles, je vais présenter plus en détail le XIX siècle, en insistant sur les plus grands poètes comme Vorosmarty, Petofi, Arany, Ady, et avec l'aide de la traduction de quelques-uns de ses poèmes, donner une idée aux intellectuels français de la beauté de cette littérature nationaliste, pleine d'amour de la liberté et de l'indépendance qu'est la littérature des magyars.

SZONYI OLIVER
(Etudiant hongrois
à l'Université de Montpellier)

LAVANDIÈRES

Brume vaporeuse qui fleure
L'idée mythique du lilas
Quadrille qui tremble et qui pleure
Un rayon tombant comme un glas

Au fort du lavoir qui ruisselle
Les bronzes des bras en chaleur
La torpeur trahie des aisselles
Exhale en parfum leur valeur

J'essaye et ose concevoir
Ce qu'[illegible] ton repos gai lavoir,
Créa[illegible] ton enfant symbolique

Du bruit éclatant des matrones
D'un ruisseau gentil qu'on savonne
Des bulles crevant de panique...

Philippe FARJOT
(*Montbrison*)

MémoNum © montpellier3m

ARTS ET LOISIRS

LA MUSIQUE

LE JAZZ, ART MECONNU

X.- L'évolution du Jazz

Je n'ai jas l'intention de conter ici l'histoire du Jazz, mais seulement de tracer, le plus brièvement possible, un tableau assez complet de son évolution.

Les origines du Jazz sont demeurées, malgré la jeunesse de cet Art, assez obscures. On ne connait rien de précis sur sa naissance et et ses premières années. On sait seulement qu'il s'est dégagé peu à peu du folklore nègre et des négro-spirituels pour devenir, après une courte période de tâtonnements, un art absolument neuf et original.

La Louisinane, province du sud-est des Etats-Unis, très peuplée de noirs, a été le berceau du Jazz. Le Jazz n'était pratiqué, à l'origine, que par des noirs, êtres primitifs, mais prodigieusement doués pour la musique, et qui mirent le meilleur d'eux-mêmes dans leur art. Ces hommes étaient parfaitement inconscients de la richesse de leur musique. Ils jouaient pour s'exprimer, pour s'extérioriser, sans recherche aucune; leur musique, aussi spontanée qu'il est possible de l'être, était par cela même très proche de la Nature. Libre de toute influence étrangère à sa substance, le Jazz s'est donc formé tout naturellement, et aurait évolué de même si tant de facteurs défavorables n'étaient intervenus.

Il est à peu près impossible de donner des dates précises sur cette période initiale de l'histoire du Jazz. Il est cependant certain que, dès avant la fin du siècle dernier, le Jazz existait à la Nouvelle Orléans.

Puis, en voyageant, un orchestre blanc, l'Original-Dixieland-Jazz-band, fit connaître le Jazz dans une partie des Etats-Unis et obtint d'emblée un grand succès. En 1917, cet ensemble enregistra le premier disque de Jazz (ou tout au moins le plus ancien disque connu): « Livery stable blues ». Le Jazz était « lancé ». Evènement à la fois heureux et néfaste. Heureux, parce qu'autrement nous n'aurions sans doute jamais connu le Jazz; néfaste, parce que, à partir de ce moment, existent les causes qui, avec une infaillibilité mathématique, vont le tuer.

A la même époque, il se fait, dans le sud des Etats-Unis, une prodigieuse levée de musiciens de grande valeur. A la génération des grands précurseurs, Jelly-Rcll Morton, King Oliver, Kid Ory, succède celle des grands classiques, Louis Armstrong, Johnny Dods, Jimmie Noone, Tommy Ladnier, etc., tous Louisianais; l'essor du Jazz à ce moment est unique.

Un peu avant 1920, un mouvement migrateur se dessine nettement: la plupart des musiciens de valeur viennent à Chicago. Suit une période qui semble bien être la plus belle de l'histoire du Jazz, et qui nous a valu les inoubliables disques de King Oliver, de Bessie Smith, de J. R. Morton, des Louis Armstrong's hot five, etc. C'est l'apogée du style New-Orléans, style classique du Jazz, et qui n'est d'ailleurs autre chose que le Jazz original dans toute sa pureté.

Mais déjà de néfastes influences étrangères commencent à se faire sentir. Les musiciens blancs de Chicago, enthousiasmé par le jeu des noirs venant du Sud, essayent de les imiter. Certains d'entre eux parviennent à saisir l'élément fondamental du Jazz, le swing et à se l'assimiler; quelques-uns, notamment Bix Beiderbecke, Bud Freeman, Frank Teschmaker, laisseront, et c'est justice, des noms dans l'histoire du Jazz. Mais c'est ainsi que se forme dans l'esprit du public, et même des connaisseurs, l'idée fausse que le blanc peut très bien concurrencer le noir, idée qui fera son chemin et qui, jointe au curieux complexe d'infériorité qu'éprouvent les nègres d'Amérique vis-à-vis des blancs, fera qu'une grande partie des musiciens noirs cherchera par la suite à imiter les blancs, ce qui sera très fâcheux pour le Jazz, puisque l'immense majorité des musiciens blancs n'aura qu'imparfaitement assimilé cette musique. C'est ainsi que le style Chicago, qui n'est pourtant qu'une adaptation du style New-Orléans, éclipsa longtemps celui-ci. Ce n'est qu'en 1939 que, grâce aux écrits de M. Panassié, on rendit enfin justice au style New-Orléans.

Il faut cependant reconnaître que ces musiciens de Chicago avaient remarquablement compris cë qu'était le Jazz. Milton, Mesirow, Floyd O'Brien, Muggsy Spanier, qui sont probablement ceux des blancs qui ont le mieux assimilé le style nègre, sont des Chicagoans. Malheureusement ce sont des exceptions. La plupart des blancs se mêlaient de faire du Jazz sans y avoir rien compris. C'est ainsi que Red Nichols, Miff Mole et Arthur Schutt enreprirent de créer un style hot blanc tentative qui fut un fiasco artistique, mais un succès commercial. A cette époque, l'influence du commercialisme est d'ailleurs grandissante. On voit apparaître ce non-sens: le « Jazz-symphonique », contrefaçon malhabile mais qui obtient un grand succès. Paul Whiteman, puis Jack Hylton triomphent. Le faux Jazz l'emporte sur le vrai.

Que deviennent les musiciens noirs pendant ce temps? Sous la pression extérieure, l'évolution du Jazz se fait de plus en plus rapide, de plus en plus mauvaise aussi. « Les musiciens prirent conscience de la valeur du Jazz. Ils voulurent raffiner, perfectionner. Ce fut le début de ces arrangements trop compliqués et de ces solos surchargés de technique qui ont tant gâché le Jazz de ces dernières années », a écrit M. Panassié. Rien n'est plus exact: du jour où ces hommes primitifs ont commencé à jouer avec la tête et non avec le cœur, lorsque leur raisonnement à pris le dessus sur leur instinct, le Jazz était condamné. Quand des êtres proches de la nature prennent ainsi conscience de leur valeur, ils ont tout perdu; l'exemple de Giono en littérature confirme la thèse de M. Panassié.

(A suivre).

André HODEIR.

(1) Je ne veux pas oublier de mentionner tout ce que je dois à M. Panassié pour ce chapitre et le suivant. M. Panassié est probablement le seul Européen qui ait étudié d'aussi près l'évolution du Jazz, et c'est grâce à lui que j'ai pu me faire une idée un peu précise de cette question si complexe.

Concours de pièces en 1 acte pour les moins de 30 ans

—»o«—

« Les Escholiers de Languedoc », mettent au concours parmi les jeunes auteurs français de moins de 30 ans, les trois pièces en un acte de leurs « jeux » de décembre 1941.

Ce concours, doté de nombreux prix dont la liste sera ultérieurement donnée est placé:

1o Sous le patronage d'un Comité d'honneur, dont M. le préfet régional de Montpellier, a bien voulu accepter la présidence, et qui groupe les hautes autorités civiles, universitaires et religieuses de la région, avec MM. les Délégués à la Jeunesse;

2o Sous l'égide de l' « Association Jeune France »;

3o Sous la direction d'un jury, formé de professeurs de l'Université, de personnalités littéraires et musicales, et d'étudiants membres du Comité des « Escholiers de Languedoc », présidé par M le doyen Fliche.

dramatique, comédies.

Il comprend trois séries: Lyrique,

Le règlement spécial du concours, ainsi que tous renseignements, doivent être demandés à M. Fr. Pitangue, meneur de jeu des « Escholiers de Languedoc » et secrétaire général du Jury, rue de l'Université, 31, à Montpellier. (Prière de joindre une enveloppe timbrée pour la réponse).

Les envois doivent parvenir à M. Pitangue, avant le 1er octobre 1941, en deux exemplaires, si possible dactylographiés et sans signature ou indication quelconque d'auteurs. Une enveloppe opaque cachetée, jointe à la page de titre de l'un des exemplaires et sans autre indication extérieure que celle de la série choisie, doit renfermer les nom, prénom et curriculum vitæ de chacun des concurrents.

LES LIVRES

La Corporation. - Les Contes de Poindi

LA CORPORATION, par Henri Denis. — Les Presses Universitaires entreprennent la publication d'une nouvelle collection, la collection « Que sais-je » qui veut être une « mise au point claire, précise, actuelle ». Ont déjà paru, des volumes de théologie, de sciences (en particulier de Taullery et Deveaux) et un d'Economie Politique: **La Corporation** de M. Henri Denis. C'est de ce dernier que nous voudrions entretenir les lecteurs de l' « Echo ».

M. Denis commence par étudier la Corporation au moyen âge. Les institutions économiques médiévales sont d'ailleurs loin de présenter un caractère rigide. « Il n'existe pas une institution type, mais une multiplicité d'organisations artisanales et commerçantes qui portent des noms variés de confrérie, fraternelles, arts, guildes, etc.. » Ces institutions se sont développées indépendamment des Pouvoirs publics. « **Cependant on voit couramment au XIIIe siècle l'autorité publique approuver les statuts des métiers, et, au XIVe sècle il existe une procédure régulière de confirmation et de révision des statuts pour les métiers de Paris devant le prévot et le procureur du roi** ».

M. Denis s'attache à distinguer très nettement les caractères différents de l'économie médiévale et de l'économie contemporaine.

« La corporation ancienne exclut l'existence du prolétariat, elle exclut le marché à tel point qu'en Angleterre les villes sans corporation portent le nom de « Market towns », elle exclut l'expansion économique rapide.... » Les antagonismes économiques n'ont à aucun degrés la continuitéé des conflits modernes opposant ouvriers et entrepreneurs.

Il passe, ensuite en revue, dans l'ordre, les économies corporatives italienne, allemande et portugaise et en vient à l'étude de la Corporation Française. La Tour du Pinavad a déjà remarqué qu'une excellente préparation à l'étude du régime corporatif, étude très propre à en montrer la supériorité, est la critique du libéralisme. Celui-ci est condamné. En fait, il y a eu, suivant l'expression du doyen Morin une véritable « **révolte des faits contre le code** ».

« **Il s'agit aujourd'hui de fonder une économie qui réalise les intérêts sans nier les groupes et les pouvoirs qui maintiennent la concurrence des initiatives, tout en permettant l'épanouissement des vertus communautaires et des disciplines fécondes.** »

Le petit volume de M. Denis, écrit par un professeur de droit n'est pas uniquement destiné aux étudiants en droit. Tous les étudiants doivent en connaitre la substance car il ne leur est pas permis de se désintéresser des questions sociales.

H. PREVOST.

■ ■

LES CONTES DE POINDI (1), par Jean Mariotti. — Voici un livre d'une saveur à la fois forte et fraiche, nouvelle dans notre littérature, et de plus, la promesse d'une œuvre originale.

L'auteur est un Français de la Nouvelle Calédonie, jeune encore et prisonnier actuellement en Allemagne. Il a vécu son enfance parmi les Canaques primitifs, chasseurs, pêcheurs, poursuivis par le démon, guidés par les sorciers, hantés par des esprits qui s'incarnent dans tout ce qui vit, au centre d'une nature vierge.

Les deux contes exquis qui composent ce volume ont suscité aux Etats-Unis, où une traduction anglaise a déjà paru, un succès « formidable ». Jean Mariotti est un grand artiste. Avec une discrétion, une simplicité parfaites, un sens nuancé des aspects de la vie naturelle, il ramène à la surface de notre monde blasé la poésie profonde des récits qui ont enchanté les hommes depuis les temps les plus reculés. Poésie vieille de tous les siècles révolus, jeune comme aux premiers jours.

(1) Editions Stock.

Faut-il faire l'éducation du public de cinéma ?

J'ai récemment assisté à la projection du film « L'Or dans la Montagne » d'après un roman de Ramuz « Farinet ou la Fausse Monnaie ». Ce film constitue une louable tentative de s'évader des poncifs mais ce n'est point là une œuvre révolutionnaire. Qu'il me suffise de dire qu'à côté du magnifique Jean Louis Barrault, on trouve des paysans suisses tels que Sinoël, Jim Gérald et la crispante Suzy Prim.

Le film vaut surtout par de belles vues de montagne, par l'originalité du sujet et par la musique d'Arthur Honneger, quoique celle-ci ait parfois tendance à abuser du leit-motiv. Le dialogue est assez médiocre. Mais le plus curieux était d'observer les réactions de la salle; j'eus très nettement l'impression d'un mécontentement général: des conversations à peine étouffées, des bâillements difficilement réprimés, des spectateurs qui partaient avant la fin de la séance. Cette attitude me rappela les constatations que j'avais faites dans d'autres villes lors de la présentation de « Rapt » de Kirsanoff également d'après Ramuz (un très beau film, violent et fort), de l'Opéra de Quatre Sous » railleuse épopée soutenue par l'amère musique de Kurt Weill, de « Green Pastures » dans une salle non spécialisée, et de quelques autres œuvres marquantes de l'écran.

Pourtant je ne pense pas avoir des goûts spéciaux en matière cinématographique: Chaplin et les Max Brothers me font rire franchement et je supporte Pagnol aussi bien qu'un autre, attendant patiemment la remarquable scène de Théâtre, noyée dans la guimauve habituelle.

Il s'agit bien d'un mal assez grave et je suis loin d'être le premier à le dénoncer; rien n'est plus significatif à cet égard que d'interroger les directeurs des salles obscures; on redemande du Fernandel, du Bach et du Garat, sans parler des Richard Wilmeries et des Francennades! Les spectateurs exigent de tous les films:

1. qu'ils finissent bien;
2. qu'il y ait un couple de jeunes premiers ondulés et valseurs;
3. que la scène se passe dans un salon richement meublé, etc., etc.

Ne parlons pas de la maladie des vedettes! Dire qu'on en est arrivé à demander un film avec tel acteur et non pas un film de tel auteur, ou même un film de tel photographe (je vais faire frémir les petites courriéristes des revues cinématographiques!) Ici même, dans un article brutal et courageux, François de Mourgues appelait le cinéma « le Triomphe de la facilité ». Nous dirons même que c'est le triomphe du bas commerce.

Et le pire, c'est que tout ceci existe même maintenant, que les ouvriers démobilisés courent le soir regarder les seins de Mademoiselle Viviane Romance ou admirer l'ondulation de Jean Murat!

On incrimine toujours le mauvais goût du public, et je m'aperçois que je viens de le faire également, mais n'est-ce pas injuste?

Récemment encore, j'eus la surprise d'entendre annoncer un intermède au cours d'une soirée de cinéma. La salle de la petite ville présentait à ses spectateurs un de leurs compatriotes, élève du Conservatoire de Paris. Par crainte, le jeune homme fit un « tour de chant » uniquement composé de tirades classiques et récita du Racine, du Rostand à son auditoire. Je dois dire que le succès fut complet et que ris (M. Yves Tarlet). Sans aucune pour beaucoup, notamment, ce fut une surprise que de voir tout ce qu'on pouvait tirer d'une fable de la Fontaine. (Mais il faut bien le dire, c'est l'école qui nous a enlevé tout goût pour nos grands auteurs. Pédantisme et aridité pas morts!)

Enfin, dans la période que nous traversons, il me semble un peu exagéré de perdre du temps et surtout de l'argent à monter tant de films condamnés d'avance au médiocre (et je suis indulgent!) Nous avons vu « Les petits riens » par exemple et on nous annonce « Une vie de chien » (tiré de la nouvelle « Un mari quadrupède »). Les deux timides (ce doit être dur de réchauffer Labiche maintenant!) « La Vérité aveugle » (que n'est-elle sourde-muette!) « On demande un ménage » (de Jean de Letraz, notre Freydau, sans le talent), « Le premier rendez-vous (où nous verrons de nouveau Danielle Darrieux sous toutes les coutures).

Que pouvons-nous attendre de ces productions?

Certainement pas grand chose ! Nous n'avons plus d'espoir qu'en Giono scénariste, Marcel Aymé dialoguiste ou Maurice Cloche comme auteur de documentaires.

Mais, de grâce qu'on nous débarrasse du faux sentimentaliste qui égare et perd tant de braves filles excitées par le cinéma, du faux comique et du faux tragique qui nous font méconnaitre les vraies valeurs dramatiques!

On sait bien que le peuple a toujours réclamé « panem et circenses », plus encore peut-être dans les périodes où il a besoin parfois d'un peu d'oubli; qu'on fasse donc un cinéma digne d'une rénovation, car on ne peut que grandir et se fortifier en élevant son niveau culturel.

LE CINEMA

La Reine boit

Un hebdomadaire de cinéma, publie des photos de travail du prochain film de Danielle Darrieux; « **Premier rendez-vous** ». Et l'une d'elles est accompagnée d'une légende qui, faisant allusion à la chaleur, ajoute:

« Danielle Darrieux se désaltère comme elle peut ».

Et que voyons-nous sur cette photo? Danielle Darrieux en train... de boire dans un verre. C'est en effet, une façon de se désaltérer qui peut paraitre banale au commun des mortels, mais chacun sait que pour une vedette de cinéma, c'est justement le banal qui est extraordinaire.

Si on nous montrait Danielle respirant une rose avec cette légende: « La charmante vedette boit des gouttes de rosée », ou Danielle, juchée sur un tabouret (ce qui lui permettrait de nous montrer ses chevilles charmantes jusqu'au ventre) en train de sucer un cocktail au moyen d'un chalumeau de cinquante centimètres, avec une légende dans ce goût: « Par les grandes chaleurs, Danielle ne boit que du lait aromatisé de quelques gouttes d'essence de fleurs de Gorgonzola qu'elle fait venir directement, par avion, du Thibet, où des moines centenaires la distillent exprès pour elle », nous trouverions cela vraiment très ravissant, et nous nous réjouirions de voir que notre plus belle vedette a des goûts aussi délicats.

Mais vraiment, pour en arriver à se désaltérer « comme elle peut », dans un vulgaire verre à pied qui ne contient peut-être que de la menthe à l'eau, il fallait que Danielle eût très soif.

Et surtout que nous vivions, vous l'avouerez, une triste époque!

René BARJAVEL.

Soyez de nos Amis
Abonnez-vous!

LES ARTS

Le métier de peintre

—»o«—

Le métier de peintre est mort; l'amateur doué peut prétendre voisiner dans une salle d'exposition avec le professionnel.

Du faux métier que l'on apprenait jadis dans les écoles, on est arrivé à ne plus apprendre de métier du tout. La juste horreur de David pour le « Truc », les ficelles du métier, lui a fait oublier ce qu'il avait de bon. Au nom de la Sacro-Sainte Personnalité le Professeur « laisse faire » ses élèves; à chacun de trouver dans une vie trop courte, sa voie, sa technique, son métier. On n'a jamais tant parlé de la Peinture avec un P majuscule que ces derniers temps, on n'a jamais aussi mal peint.

On recommande aux élèves d'aller devant la nature et de peindre « comme l'oiseau chante », ce qu'on ne leur apprend pas c'est le maniement technique de leur art: préparer les dessous, la chimie des couleurs, la qualité des supports, la composition, ou si on le leur apprend aucun n'a le courage de l'appliquer parce que c'est long et difficile; la fraicheur au nom de laquelle naissent tant de charmantes saletés ne se conserve pas facilement sur des toiles s'échelonnant sur des années de travail: « Il ne faut pas fatiguer la peinture » cette seule phrase qu'on entend trop souvent laisse bien paraitre le grand souci de la majorité des peintres qui peignent pour faire des peintures et jamais pour peindre.

On se demande si c'est par modestie que l'on se refuse à peindre comme le Titien (au point de vue technique s'entend) ou simplement par manque de courage, chacun tient à sa petite personnalité, à sa petite manière et devenir un grand classique parait hasardeux; on risque au jeu évidemment de devenir un grand pompier; j'ose croire que la noblesse de l'entreprise vaut de la risquer.

Il est une chose bien significative: c'est la multitude de bons petits peintres qui existent; il y en avait beaucoup moins au temps ou l'on devait connaitre son métier. Savoir plier sa sensibilité aux exigences des grandes Lois de la peinture n'est pas une chose aisée et beaucoup de jeunes tempéraments ont du y sombrer très certainement. Mais les grands peintres sont devenus plus grands, ils savaient où ils allaient ils avaient fait pendant leur jeune temps une gymnastique rude mais salutaire, ils voyaient peindre le Maitre qu'ils admiraient, ils l'imitaient même servilement parfois, pour un jour se libérer des contraintes qui ne leur convenaient pas. Ils assimilaient la technique, enrichissaient ou modifiaient leur métier en accord avec leur tempérament, ils pouvaient alors voir grand, aller loin dans leur réalisation pousser leur œuvre jusqu'à son épanouissement définitif. C'est l'histoire de tous les grands peintres; ceux qui n'avaient pas de génie faisaient quand même de bons tableaux bien équilibrés, corrects.

Les cas du Doumier Rousseau ou d'Utrillo; sont des accidents; on a eu le tort d'en faire règle.

Il est une coutume qui est aussi abandonnée, c'est le travail d'après les Maitres, c'est certes une chose difficile et non dangereuse comme on le dit trop souvent.

Une copie intelligente est salutaire et pleine d'enseignements précieux. Il est certes pénible de voir des artistes peiner devant des toiles de maitres afin de les reproduire plus ou moins fidèlement; on ne voit jamais ou très rarement des copieurs analystes. J'entends les protestations toujours au nom de la Personnalité, en effet beaucoup de peintres s'y perdront; piètres artistes puisque leur personnalité n'est pas assez forte pour dominer le sujet et faire du travail profitable.

Je me demande pourquoi il peut être mauvais d'étudier dans une peinture la composition sans s'occuper d'autre chose; rechercher le pinceau à la main, la façon dont elle s'organise en pensant uniquemennt à l'agencement des nappes colorées, à leur étendue, leurs proportions, leurs réactions, leurs passages dans les voisines, ou bien même, j'ose le dire, l'habileté du coup de main.

Delacroix passait des heures à recopier les gouttes d'eau sur les fesses des baigneuses de Rubens ce qui ne l'a pas empêché d'être Delacroix. Mais ces recherches sont décourageantes surtout parce qu'elles sont sans résultat immédiat. L'ennuyeux peut-être pour beaucoup c'est d'entendre ricaner derrière leur dos, et en fin de compte d'obtenir quelque chose que l'on ne puisse ni encadrer, ni montrer, ni vendre, les trois buts essentiels de la peinture; c'est aussi la répugnance au travail intelligent d'analyse du musée préparatoire au travail de synthèse à l'extérieur ou a l'atelier.

Il serait temps cependant de réagir contre l'idée romantique du peintre imbécile et inspiré faisant un chef d'œuvre entre deux coups de rouge.

Il est très coupable de déconseiller aux jeunes le travail d'après les maitres et de ne pas les obliger à se plier à la technique difficile de la peinture; c'est mettre sur un même pied d'égalité les médiocres et les forts; c'est empêcher les grandes personnalités de se développer sans gêne, sans ces tâtonnements désespérants, ces recherches aveugles et décourageantes.

Il est à remarquer d'ailleurs que les mêmes qui se refusent à étudier les maitres n'hésitent pas une seconde à se mettre à la suite de Derain, de Picasso ou de Matisse.

Un ennui considérable se dégage de la foule des petites confidences des salles d'exposition; la belle leçon des cubistes n'a pas été comprise, on n'assiste très souvent qu'à des rééditions plus ou moins abatardies sans ambition et sans souffle, et le public ne s'intéresse pas à la peinture, ou en minorité. Il est faux pourtant que la peinture ait intéressé uniquement une minorité de gens qui l'aiment pour elle-même; aux grandes époques elle intéressait tout le monde depuis le vulgaire qui admirait le travail de l'artisan jusqu'aux esprits cultivés qui admiraient la grandeur de l'inspiration.

N'importe quelle personne de goût peut faire quelque chose de très agréable dans tous les domaines d'ailleurs; nimporte quelle personne de goût ne peut faire un chef d'œuvre. J'entends par le chef d'œuvre, le grand morceau, la grande toile, c'est-à-dire, la réalisation totale de la symphonie et non de la gamme; celà suppose une belle science, une belle assimilation de la technique et du métier, celà seul peut permettre à la Peinture de redevenir cette chose sacrée réservée uniquement à ceux qui sont touchés par la grâce et qui ont franchi les longues étapes grâce à un travail acharné et un grand amour.

J. R. BESSE.

A MA SŒUR LA NUIT

Lorsque la nuit, toute fraicheur,
A mon côté vient prendre place,
Prodiguant à mon âme lasse,
Des attentions de grande sœur,

Tous deux, unis par la douceur,
Qui pour trop peu de temps efface
Les hommes, le temps et l'espace,
Nous rêvons aux anciens bonheurs.

Lorsque la nuit, ma sœur sereine
Vient parfumer de son haleine
La prison lourde de torpeur

Je sens se délier ma chaine,
J'ai d'espérance l'âme pleine,
Et des étoiles plein le cœur.

Laon, le 13 octobre 1940.

SANT-ALARY
(*En captivité*)

« L'Echo » chuchote...

Dans l'Eclair, de Montpellier, nous lisons, au chapitre des « Epaves »:

« Il a été trouvé une veste en laine de dame... »

L'industrie des tissus de remplacement, va tout de même un peu fort!.

■

L'enquête du Figaro ouverte par une question de Gabriel Audisio « La poésie pour tous est-elle une utopie », tourne au pugilat. Mille trois cent quatre-vingt douze poètes et un quart se crêpent la couronne de laurier, se disent d'une façon fort polie et en termes compréhensibles pour tout un chacun qu'ils se prennent réciproquement pour des ânes, des autruches et des rutabagas mal greffés.

Poésie pas morte?

Voire.

Quand l'ouvrier quitte son outil pour discuter de la technique...

■

M. Francis Carco, dit-on, s'emploie activement à faire élire M. André Billy à l'Académie Concourt.

Les « dix » ne sont, pour l'instant que neuf. Quand ils auront élu M. Billy, ils ne seront pas davantage.

■

Un des plus terribles étonnements des fantassins de cette guerre, fut de ne voir jamais, au-dessus de leur tête, aucun avion français ou anglais.

Les bombardiers à croix noire emplissaient le ciel comme des étoiles. Les stukas semaient les bombes comme du blé. Nous cherchions, avec désespoir, une aile amie, une cocarde. Nous qui écrivons ici, nous n'en avons jamais vu une seule.

Il y avait pourtant des avions français, quelques centaines. Et dans ces avions, de jeunes pilotes qui se battirent à trois contre trente. C'était la proportion habituelle.

Jules Roy, dans la Tunisie Française Litéraire, consacre un beau poème aux pilotes qui se sont faits tuer dans cette lutte inégale.

Ayez pitié, mon Dieu, de tous ceux qui sont morts à leur poste isolé de pilotes, avec leurs yeux demeurés ouverts comme ceux des oiseaux, ignorés même du fantassin injuste et méprisant pour qui ils donnaient leur vie.

Ayez pitié de ceux qui, punis d'avoir trop aimé le ciel, sont venus s'écraser et flamber au coin d'un bois pour montrer enfin leurs cocardes, semblables à des roses sous le ciel de juin, à ceux qui n'avaient jamais su les voir en l'air.

Les fantassins n'ont pas « su » voir les cocardes au-dessus d'eux, parce qu'au-dessus de la plupart il n'y en a jamais eu. Les fantassins n'ont été ni injustes, ni méprisants. Ils appelaient de tout leur désir, de toute leur chair misérable et sans défense, des avions français pour les défendre contre les mitrailleuses et les canons qui se promenaient tranquillement au-dessus de leurs têtes.

Les fantassins savent bien que ce n'est pas aux aviateurs qu'ils doivent reprocher de n'avoir pas eu d'appareils. Jules Roy a tort de chercher là une mauvaise querelle. Les aviateurs et les fantassins doivent se tourner ensemble vers les mêmes coupables, réclamer la même justice. Parce qu'ils ont été jetés ensemble dans la même sinistre aventure, et berués avec les mêmes impardonnables mensonges.

■

Comœdia vient de reparaitre à Paris. Comœdia 41 sera consacré, non seulement aux spectacles, mais aussi aux arts et aux lettres. L'hebdomadaire ressuscité a de fort brillantes collaborations et réussit une synthèse agréable de son ancienne formule avec celle de feus « Beaux Arts » et « Nouvelles Littéraires ».

Nous y trouvons, dans une déclaration de Derain sur l'art, les phrases suivantes:

« Si vous croyez à l'originalité, vous êtes flambé. L'originalité ne mène à rien. L'originalité sans préméditation est seule efficace, parce qu'elle est en somme, d'origine divine. Mais l'originalité qui n'est qu'attitude, celle-là est mortelle ».

Voilà qui pourrait être médité par quelques gens de lettres.

Montherlant y déploie son art bien particulier de donner à des vérités de La Palice une allure de paradoxes qu'il défend de façon agressive. Il prend un élan formidable et s'élance en grondant pour enfoncer des portes ouvertes.

Il faut, dit-il, créer des hommes qui s'insurgent contre le vulgaire et le bas.

Qui ne serait d'accord?

Mais Montherlant tient à assommer son contradicteur invisible :

Vous me direz, peut-être : « Ne créons pas des êtres d'exception. » Alors, il faudrait ne pas créer d'élites. Car enfin, qu'est-ce qu'une élite, si ce n'est pas une minorité d'exceptionnels?

Et voilà!

■

Il ne peut d'ailleurs s'empêcher aussitôt, de dérailler.

Créons, au contraire, ajoute-t-il, des individus qui se croient et se disent des meilleurs, et qui même le sont.

Etre.

Se croire et se dire.

Ce sont deux positions bien différentes.

La seconde amène bien rarement à la première. Montherlant en est une vivante démonstration.

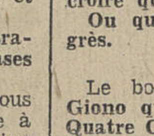
■

Honegger assure à Comœdia la critique musicale. Il veut surtout, dit-il, faire de la propagande pour la musique moderne, combattre le goût du rétrospectif, qui fait qu'une musique n'est écoutée et goûtée que si elle est au moins centenaire, alors qu'on lit plus facilement Colette, Mauriac, voire Valéry, que Balzac ou Rabelais.

Et il commence par défendre l'art de Debussy :

Cette transposition de la nature dans le domaine sonore, ce pittoresque si purement musical me remplissent de ravissement et d'admiration. J'aime pleinement que la musique puisse se substituer aux autres formes d'art et, je l'avoue, conscient du mépris que cela me vaudra auprès des puristes de la soi-disant « musique pure », l'évocation d'une image visuelle par une combinaison sonore me parait au point de vue artistique absolument licite.

■



Alice Cocéa va monter aux « Ambassadeurs » une pièce d'Henri Jeanson. Au temps où il collaborait au Canard Enchainé, Jeanson ne se gênait pas pour dire ce qu'il pensait du talent d'Alice Cocéa. Et il n'en pensait pas beaucoup de bien. Il faut croire qu'il a changé d'opinion.

Ou qu'Alice Cocéa a fait des progrès.

■

Le bout de la route, la pièce de Giono que joue la « Compagnie des Quatre Chemins », attire aux Noctambules un public jeune et assoiffé d'air pur. Mais il semble bien que ce public reste sur sa soif. Il ne trouve, au bout de la route, qu'une campagne en papier peint.

Les personnages de Giono sont des paysans à l'usage d'enfants de citadins qui n'ont jamais quitté le lycée et qui sont capables — nous en avons connu — de prendre une chèvre pour un petit âne.

Leur étrange langage ne ressemble à celui d'aucun honnête homme, et surtout pas à celui des paysans. Leur comportement est plus étrange encore.

Giono est en réalité un poète romantique attardé. Il y a, dans son œuvre, quelques très belles pages, noyées au milieu d'un déluge verbal. Et depuis Batailles dans la Montagne, Giono ne fait que se plagier cruellement lui-même, comme le disait la semaine dernière Henri Burgu. Il a abandonné toutes ses qualités, amplifié ses défauts. Il a commencé à se croire et se dire des meilleurs, et il prend un doux plaisir à s'entendre écrire.

L'admiration que lui a vouée toute une propre et sincère jeunesse lui a tourné la tête. Il pontifie, il prophétise, il bafouille. Sa phrase, qui n'était déjà pas très claire, n'en finit plus de sortir. On croirait entendre le « grand-papa » de Jean Effel qui aurait avalé sa borbe.

■

En vérité il vaut mieux que les jeunes gens qui, vers dix-huit ans, cherchent un idéal, s'enthousiasment pour Giono que pour Cocteau. Mais, là aussi, ils courent à une terrible déception.

Il est dommage qu'une jeunesse enthousiaste n'ait rien d'autre à se mettre sous la dent que ce ver sans fruit, et ce fruit sans pulpe.

Car si la « littérature d'hier » n'a pas manqué d'auteurs de talent, et même de grand talent, il n'en est point parmi eux qui soient susceptibles de recevoir dignement l'amour de toute une jeunesse en mal de donner son cœur.

C'est pourquoi nous espérons, nous croyons que ces auteurs-là, ces entraineurs, ces demi-deiux dont nous avnos besoin, ils naitront parmi nous, créés par notre amour.

■

Samedi dernier a eu lieu au Grand Théâtre de Lyon la première représentation de Jeanne d'Arc au bûcher, de Paul Claudel, musique de Honneger.

Ce spectacle, qui comprend deux cent exécutants, a été monté en collaboration par le Commissariat national au chômage et par Jeune France. Le Chômage a réuni des artistes sans travail, fourni les crédits. Jeune France a fourni le metteur en scène, le chef d'orchestre, fabriqué les décors, les costumes, donné le souffle à toute l'entreprise.

C'est la première fois qu'on monte en province un spectacle aussi important, tant par sa qualité que par le nombre de ses exécutants, destiné à tourner dans les principales villes.

Car, aussitôt le rideau tombé à Lyon sur la dernière représentation du dimanche, les deux cent cinquante acteurs, choristes, musiciens, etc., avec leur matériel, leurs décors, leurs costumes, leurs pianos, leurs violons, leurs tubas et l'énorme haut-parleur Martenot, se sont embarqués dans un train de camions équipés de gazogènes, et sont partis pour Vichy, d'où ils partiront ensuite pour toutes les villes de la zone libre. Si la carburation marche bien; si les gozos ne s'enrhument pas, la caravane fumante et pétaradante va, pendant des semaines, donner une représentation dans une ville différente.

Prions le dieu du charbon de bois de lui être favorable.

■

Que dire du spectacle lui-même? Avant d'en dire quoi que ce soit, nous vous donnons un conseil : s'il passe près de chez vous, même si vous devez faire pour cela quelques kilomètres à pied ou à vélo, vous priver de diner et vous coucher à l'aurore, allez le voir. Nous allons vous dire pourquoi.

A notre avis, une double erreur a été commise. La première est le choix même de la pièce. Claudel ne sera jamais populaire. Le peuple a, dans le domaine de la poésie, trop bon goût pour se laisser prendre au symbolisme puéril et à l'obscurantisme en contreplaqué de ce poète pour public de jeunes gens maigres et de femmes décolorées. Il y a, en particulier, dans la Jeanne au bûcher une scène du « Jeu de cartes » digne d'un élève de quatrième du collège de Romorantin. Quand Claudel écrit : Celui qui voudrait empêcher les cerisiers de ceriser... nous trouvons qu'il a le néologisme bien facile. Quand il y a ajouté le mot de mirabellier, il pense avoir définitivement exprimé le printemps. A croire qu'il ne l'a jamais vu que dans les vitrines des grands magasins.

■

C'est donc une première erreur, pensons-nous, d'avoir fait un tel effort sur un ouvrage qui ne touchera pas, qui ne peut pas toucher le grand public. Pour le bon peuple, Jeanne est une fille bien plus simple que ça. Claudel en a fait une pucelle de Trianon, une « fille de Lorraine » revue, corrigée, adoucie, teintée de rose, et qui s'exprime comme une enfant naturelle de Cécile Sorel ou d'André Breton.

■

La deuxième erreur est le choix de l'interprète de Jeanne. Tout lui manque : la beauté, la simplicité, la vraisemblance physique, la douceur de la voix, le talent. C'est une cabotine qui déclame. Elle aurait pu sauver le texte de Claudel. Elle lui donne le coup de grâce.

■

Nous vous avons pourtant vivement conseillé d'aller voir ce spectacle. C'est que la musique de Honneger emporte tout. Quand vous serez dans votre fauteuil, fermez les yeux, ne les ouvrez de temps en temps que pour jeter un bref coup d'œil sur les caricaturaux et somptueux costumes, et n'écoutez que la musique, la voix des chœurs et des chanteurs. C'est certainement là une des plus belles choses qu'ait écrites Honneger. Il y a en particulier, un chant de cloches où la voix des chanteuses répond à l'orchestre de telle façon que vous croirez, l'écoutant, être aux portes du paradis. Nous n'avons, de notre vie, jamais entendu rien de plus beau.

■

Voilà pourquoi vous devez aller voir la Jeanne au bûcher. Et aussi pour encourager ces deux cent cinquante chômeurs qui parcourent la France pour tenter de vous donner de la joie, et Jeune France qui les conduit.

■

Un journal de spectacles nous parle des pompiers de Paris qui, pour figurer dans une pièce d'Eschyle, ont « chaussé » le masque.

Et sans doute ont-ils « coiffé » les espadrilles.

■

Abel Gance a l'intention de donner une suite à son Napoléon, qui fut un des évènements du cinéma muet.

Il tournerait aussi une série de films ayant pour personnage principal Vautrin, d'après la Comédie humaine. Et il penserait à Raimu pour tenir ce rôle.

On voit qu'Abel Gance ne manque pas d'ambition.

Tant mieux.

Nous craignons simplement qu'il manque de moyens.

Hélas!

■

André Berthomieu devait tourner La Neige sur les pas, d'après le roman d'Henry Bordeaux, en Suisse. Il y a renoncé. Il tournera à Marseille.

Pour la neige, on la fera venir par le train.

■

On nous promet pour septembre prochain la présentation d'un film terminé avant la guerre et qui annonce dans son titre : Le Monde tremblera. Ce film est de Richard Pottier.

Le monde tremblera? Il nous semble qu'il a déjà commencé à frémir!

Petites Annonces

7 fr. la ligne. — Tarif spécial pour les demandes d'emploi et les ventes et achats de livres: 1 franc la ligne

Jeanne HIELY
Les Reflets du Temps, poèmes, 1 vol. 20 fr.

Geneviève MOISY
La petite fille qui prêta ses yeux, contes pour enfants, 1 vol. .. 5 fr.
Tentatives, essais, 1 vol. ...... 7 fr.
« Les Livres Nouveaux », Aubanel, édit., Avignon.

Courtaud - Divernoresse. Dictionnaire français, grec, 2e édit. 1874 éd. complète en 2 vol. cartonnés bon état. Prix franco .... 200 fr. Ecrire Echo no 21.

MémoNum © montpellier3m